MA
CAPTIVITÉ
EN ALLEMAGNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ET DE SON FRÈRE, MISSIONNAIRE, THÉOLOGIEN

J.-B. Aubry. *Sa vie*. 1 vol. in-12 ..... 3.50

Les Chinois chez eux, 1 vol. in-8 illustré... 4 »

La méthode des Études sacrées en France. 2e édition. 1 vol. in-8..... 6 »

Les Grands Séminaires. 1 vol. grand in-8, 700 p..... 8 »

Mélanges philosophiques. 1 vol. in-8..... 6 »

Théorie catholique des sciences. 1 vol. in-8..... 6 »

Le Christianisme, la Foi, les Missions. 1 vol. in-8..... 6 »

L'Église, le Pape, le surnaturel 1 vol. in-8. 6 »

Méditations sacerdotales. 1 vol. in-8..... 6 »

Études sur l'Écriture Sainte. 1 vol. in-8, 768 p..... 7.50

Le Radicalisme du sacrifice. 3e édition. 1 vol. in-32..... 0.30

Cours d'Histoire Ecclésiastique. 2 vol. in-8. 12 »

Conseils pratiques aux étudiants. 1 vol. in-8..... 6 »

Correspondance inédite. 3 vol. in-8..... 18 »

La formation du clergé français, l'œuvre de J.-B. Aubry et la critique. 2 vol. in-8 jésus..... 15 »

(*Chez Desclée. Lille. Paris, rue Saint-Sulpice.*)

HMod
A896m

L'Abbé Augustin AUBRY
PRÊTRE DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS

MA CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE

LETTRE-PRÉFACE de Mgr Baudrillart
Vicaire général, Recteur de l'Institut Catholique.

140199
11/10/16

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1916

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Imprimatur.

Parisiis, die 17ª Novembris 1915.

ALFRED BAUDRILLART.

Vic. Gen., Rector.

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

3 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON

ET 12 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER

Copyright by Perrin et Cie, 1916.

LETTRE DE Mgr BAUDRILLART

VICAIRE GÉNÉRAL
RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

Paris, le 25 novembre 1915.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous me faites l'honneur de me demander une lettre d'introduction pour votre émouvant récit de captivité.

C'est bien plutôt à ceux qui, comme vous, ont été les victimes de nos barbares ennemis, que les hommes qui ont échappé à ces souffrances devraient demander de leur rendre témoignage : tels les *Libelli Pacis*, que donnaient, au temps des persécutions, les Confesseurs de la foi.

Confesseur de la foi patriotique et, au sens large du mot, confesseur de la foi catholique, vous l'avez été, Monsieur l'abbé : vous avez souffert comme Français et comme prêtre. Votre soutane a été exposée volontairement à la dérision et aux outrages, comme votre personne aux mauvais traitements, par ceux qui se targuent, devant le monde, de respecter, mieux que les Français, la Religion et ses ministres !

Sans doute, il passe, à travers votre récit, quelques douces figures de catholiques, honteux et émus des traitements qu'on vous infligeait. Saluons-les; ils n'ont pu faire plus que de rougir et de vous plaindre. Il y a surtout un bon et charitable prêtre à qui vous rendez noblement justice. Il a été payé par les injures de ses compatriotes, et peut-être par une sorte de disgrâce ; car il paraît bien avoir été éloigné, de parti pris, du théâtre de ses bienfaits.

Mais les autres, ces femmes, ces enfants, ameutés contre vous et vous piquant de leurs sabres de bois ! Ces gardiens avides et grossiers !

Vous avez bien fait d'écrire ces choses, et

de les écrire sans l'ombre de déclamation. Vous dites ce qui fut, rien de plus.

Dans votre cœur de prêtre vous pardonnerez à vos bourreaux ; vous avez déjà pardonné.

Mais, Français, vous deviez votre témoignage à votre patrie, calomniée devant les neutres. Vous deviez crier bien haut : Qui donc, parmi nous, s'est conduit comme les Allemands? Ne faudrait-il pas remonter aux orgies révolutionnaires et aux scènes de la Réforme, pour trouver, contre des ecclésiastiques innocents, des actes semblables à ceux dont vous-même et vos compagnons avez été victimes?

Quelle lâcheté vis-à-vis d'hommes désarmés, épuisés par la fatigue et les privations, entourés de soldats ! De tels procédés, à l'égard des prisonniers civils, resteront la principale honte de nos ennemis, dans cette guerre d'où leur honneur, à aucun point de vue, ne sortira sauf.

Vous, Monsieur l'abbé, vous avez porté dignement le drapeau de la France et la croix du prêtre : l'honneur est de votre côté.

Soyez félicité de ce que vous avez fait, et

soyez-le aussi de l'avoir si simplement conté.

Veuillez agréer, Monsieur l'abbé, l'expression de ma respectueuse sympathie et de mon entier dévouement en N.-S.

ALFRED BAUDRILLART,
Vicaire Général,
Recteur de l'Institut Catholique.

EXTRAIT D'UNE LETTRE
DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je joins, de bon cœur, mes félicitations à toutes celles qui vous ont été adressées déjà, pour la publication de votre livre si opportun, si impressionnant, si admirable dans sa simplicité et sa vérité.

Je me ferai un devoir de le faire connaître et, si je le puis, de le répandre. Il fera du bien partout.

Que Dieu vous bénisse et accorde plein succès à votre noble et patriotique et chrétienne entreprise.

Votre tout dévoué en N.-S.

† AUGUSTIN, *Archevêque de Toulouse.*

Aux amis dévoués qui ont consolé mon exil, et dont le cœur s'est ingénié à m'adoucir les rigueurs de la captivité, je dédie ces humbles pages...

Qu'ils veuillent bien trouver, dans ce simple récit, avec l'expression de ma gratitude, le témoignage de la vérité — *de la vérité vécue.*

Car, des faits relatés ici, il n'est pas un dont je ne puisse affirmer l'authenticité absolue.

D'autres témoins, plus autorisés, et en grand nombre, doivent, eux aussi, déposer.

Il faut que la vérité — toute la vérité — soit connue, pour la confusion de nos ennemis, comme pour la justification et l'honneur de notre cause.

Il est nécessaire que soient recueillis, jusqu'au dernier, les épisodes de cette guerre sanglante dont l'empereur Guillaume portera, dans l'Histoire, la flétrissure.

O peuple de France, c'est pour toi que tant de prêtres ont souffert, à côté de tes glorieux

défenseurs ; pour toi qu'ils ont été traînés en captivité ; pour toi que plusieurs, fiers de mourir pour la plus noble des causes, ont versé leur sang sur tous les chemins de l'exil.

O peuple de France, comprends enfin que tu n'as pas d'amis plus dévoués, de frères plus passionnés que ces prêtres, dont on a voulu te détacher, par le mensonge, la calomnie, la persécution.

O peuple de France, ce sont tes prêtres fidèles qui rallieront, autour de la croix, dans un geste de consolation et d'espérance, les débris de ta grande famille.

C'est la vieille foi catholique qui relèvera tes églises renversées, et, autour d'elles, tes foyers détruits.

Oui, c'est la foi de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, qui rendra à la France sa splendeur, et, par elle, à l'Église sa liberté ; car la France est la fille aînée de l'Église, et, à son tour, l'Église est l'âme de la nation, le salut de la France.

MA CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE

I

LES ALLEMANDS AU VILLAGE

Le dimanche 30 août 1914, vers quatre heures de l'après-midi, un corps de cavalerie allemande — environ quarante mille hommes — envahissait le village de Dreslincourt. La tête de ligne s'arrêtait à l'extrémité sud, exactement à la porte du presbytère. Là, on mit pied à terre; la chaleur était accablante; hommes et chevaux mouraient de soif; couverts de poussière, ils avaient dû fournir une longue étape, se précipitant sur Paris, qu'ils ne croyaient plus qu'à quelques kilomètres!

Sans violence, avec politesse, un officier me prie d'aider à rafraîchir hommes et chevaux. Tous les ustensiles de cuisine sont mobilisés; et, pendant que les soldats puisent une eau fraîche et abondante au puits du

jardin, j'apporte quelques bouteilles de vin

— Non, pas de vin... pas d'alcool ! me crie un officier supérieur qui passe ; seulement de l'eau !

Et les soldats, à regret, mais sans mot dire, sans sourciller, se soumettent au commandement. C'est la discipline, l'inexorable discipline germaine !

Pour arrêter, autant que possible, l'envahissement du presbytère, je me tiens sur le seuil, au bord du chemin, me dressant de toute ma taille, jetant sur les soldats un regard ferme, tempérant l'énergie de mon attitude par des paroles bienveillantes et toutes de conciliation.

Passe le général, Prince de C***, accompagné de son aide de camp — un de ses plus jeunes fils :

— Bonjour, Monsieur le Curé ; merci pour mes soldats !

Et il ajoute cette parole fatidique, si souvent répétée depuis : « C'est la guerre ! » — Pour les Teutons, la guerre excuse tout, justifie tout, même les forfaits les plus exécrables. Nous en aurons bientôt la preuve.

Cependant, l'armée s'installe, les canton-

nements se distribuent; j'aurai à loger et à nourrir six officiers. Le fourrier visite les chambres, choisit, dans ma cave, le meilleur vin, et part en donnant ses ordres. Survient un capitaine, s'exprimant dans un français irréprochable. Inspection faite du logement, il se déclare satisfait; car il est de ceux qui doivent être mes hôtes. Je lui observe qu'il me sera impossible de fournir les vivres; nous n'avons plus, depuis trois jours, ni pain, ni provisions.

— Donnez seulement le couvert; nous nous chargeons du reste !

Et il demande quelques bouteilles de vin, pour son escadron, parqué dans le jardin voisin. — Sur ma remarque, que je suis prêt à être utile à ses hommes, et que je demande seulement que mon jardin et ma maison n'aient pas trop à souffrir :

— Soyez tranquille, je vais donner des ordres !

Et s'approchant du mur très bas qui sépare mon jardin du verger voisin, où vient de s'installer son escadron, il donne ses instructions — je dirais, plus exactement : il les hurle ! Car le commandement allemand n'est

autre chose qu'un cri rauque, inhumain, arraché du fond de la gorge, et dont ne peut se rendre compte celui qui ne l'a pas entendu.

De fait, pendant les incessantes allées et venues des soldats au puits, pas une salade piétinée, pas une rose cueillie. Or, il y avait là près de cinq cents rosiers, dans leur plein épanouissement — mes pauvres rosiers !

Un des premiers soins du général avait été d'arrêter le maire comme otage. La nuit tombée, un peloton amène, au poste du presbytère, et plus mort que vif, le pauvre magistrat.

Il est condamné à passer la nuit, à la belle étoile, sur une botte de paille jetée dans le ruisseau, à la porte de son curé. Il proteste ; il veut coucher à la mairie. On lui impose silence ; je lui envoie couverture et manteau ; il n'a plus qu'à s'exécuter.

Il pouvait être dix heures du soir ; j'étais à mon bureau ; les officiers étaient montés pour prendre quelque repos.

Tout à coup, un son de cloche retentit sur différents points du village. Je sors ; soldats et officiers se précipitent ; l'alarme est partout donnée.

On arrête le coupable, notre malheureux et brave garde champêtre, qui, à cette heure tardive, enjoignait aux habitants d'avoir à déposer à la mairie les armes dont ils étaient détenteurs. Celui-ci se réclame du maire, dont il exécute les ordres. Deux soldats le traînent, à demi mort de peur et le revolver aux tempes. Le maire est tiré de sa paille, et, responsable de la conduite de son subordonné, va être fusillé.

Surviennent mes officiers; une discussion et des pourparlers s'engagent dans ma cour. J'obtiens un recours au général. Celui-ci, logé au château avec son État-Major, était au lit. Il faut croire que le personnage n'a pas le réveil maussade, car, sur le rapport de l'officier, il hausse les épaules, renvoie le maire à sa paille, tout en déclarant : « Nous ne connaissons pas ici d'autorité; c'est nous qui sommes les maîtres ! »

A minuit, mes six officiers se mirent à table. La cave du presbytère avait été respectée : celle du château étant mieux garnie, l'État-Major lui avait fait de larges emprunts, Les ordonnances en rapportaient quelques bouteilles de vins fins, des liqueurs, et douze

bouteilles de champagne. — Ce n'était plus les « douze litres à douze » de la vieille chanson, mais les « douze bouteilles à six » ; et je certifie qu'on fit honneur au champagne. A l'apéritif, première bouteille ! J'étais à mon bureau ; les officiers m'appellent : « pour trinquer ! » disent-ils. Je me récuse : — « Je dois rester à jeun pour la messe ! » et ils n'insistent pas ; ils ont compris cette fin de non-recevoir.

Au cours du repas, par une porte entrebâillée, je surveillais les mouvements des ordonnances et l'attitude des convives. Tout fut absolument correct. On fit largement honneur au champagne, accompagné de fin bourgogne.

— Vous voyez cette marque, dit l'un des convives, elle est notre propriété !

Et il désignait une maison bien connue de Reims.

Le repas terminé, — et sauf les vins fins, il avait été très sobre, à peu près l'ordinaire du soldat, — le capitaine passa dans mon bureau. J'avais remarqué son attitude correcte, mais froide et réservée avec ses collègues ; l'explication m'en fut bien vite don-

née : eux, étaient protestants et Saxons ; lui, catholique et Polonais. A plusieurs reprises, il me remercia, laissa une aumône pour les pauvres, et la conversation roula naturellement sur la guerre.

Attaché au ministère de la Guerre, très au courant de la tactique militaire et des opérations stratégiques, il m'exposa l'ensemble du gigantesque mouvement tournant des armées allemandes : laisser sous les murs de Paris une armée considérable, remonter sur l'Est avec des forces imposantes, envelopper — comme dans un étau — notre armée des Vosges et de la Meuse, assaillie déjà par l'armée du Rhin : tel était le plan aussi simple qu'il semblait infaillible.

Malheureusement pour eux, les Allemands avaient compté sans la Belgique ; leur plan allait être déjoué. Encore, eût-il eu chance de succès, si, ne laissant dans les Flandres que quelques corps d'armée, ils avaient porté sur Paris le gros de leurs troupes : ils enveloppaient alors l'Est, sans avoir à craindre l'armée russe, à peine organisée et à une distance très considérable.

— De sitôt les Russes ne seront pas prêts...

de ce côté nous avons largement le temps! m'avait affirmé l'officier.

Il n'avait que trop raison.

C'était pour nous la défaite, la fin brusquée de la campagne.

Aussi, mon capitaine, se croyant déjà aux portes de Paris, et sûr de la victoire, ajouta-t-il :

— Soyez tranquille, Monsieur le Curé, jamais plus vous n'aurez la guerre avec nous!

— Je vous comprends, mon capitaine, vous allez nous réduire de telle sorte, que nous serons anéantis pour toujours. Nous verrons bien! En attendant, vous êtes encore à 97 kilomètres de Paris!

Sur ce dernier mot, il se retira.

Nous devions avoir bientôt la réponse de la Providence à la superbe insolence des Allemands. Car leur retraite précipitée sur la Marne est un véritable coup du ciel, et, pour l'issue de la guerre, un gage absolument indiscutable.

Le lendemain — lundi 31 août, — à trois heures du matin, quelques coups de sifflet, et l'armée allemande, sans bruit, sans lumière,

avec les plus grandes précautions, poursuivait sa route, sur Paris. Dès lors, le village demeura triste et morne, les cloches furent condamnées au silence ; j'offris le saint-sacrifice dans une église presque vide ; ma pauvre population demeurait sous le coup de la terreur.

Pendant la première semaine de septembre, ce fut, sur la grande route nationale, un roulement continu et formidable d'équipages de toutes sortes, s'acheminant vers Paris. Nuit et jour, sur l'antique pavé, retentit, sinistre, lugubre, et répété par les échos de la vallée, le fracas d'innombrables voitures. C'était une file ininterrompue de véhicules de toute provenance : voitures officielles de munitions et de ravitaillement ; tombereaux belges par milliers, chariots de culture du Nord, du Pas-de-Calais et de l'Aisne ; voitures de commerce et d'industrie ; automobiles de toute forme et de toute dimension. Tout cela chargé de mobilier et d'objets de toutes sortes. Les Allemands déménageaient littéralement la Belgique et le nord de la France.

L'armée allemande disparue, nous commençons à respirer. Je m'efforce de rassurer mes pauvres paroissiens, malgré l'inquiétude qui me dévore. Car, l'illusion n'est guère possible ; le plan des Allemands se développe dans sa monstrueuse grandeur, tel que me l'a exposé l'officier polonais. A quinze cents ans de distance, les Germains s'avancent sur les traces des Teutons, dont ils sont les descendants et les dignes continuateurs. Leur marche ne rencontre aucun obstacle; dans quelques jours, ils seront sous Paris.

Du 30 août aux premiers jours de septembre, nous jouissons d'un calme relatif; presque chaque jour, sur la grande route, les régiments succèdent aux régiments. Heureusement, le village s'écarte de cinq cents mètres, ils passent rapidement; leur étape est plus loin; ils ont hâte de tomber sur Paris.

Une seule alerte. Un soir, nuit close, un cavalier apparaît au milieu du village, met son cheval à l'écurie, et, brandissant fusil et revolver, sème la terreur dans le quartier. A demi-mortes d'effroi, quelques femmes me supplient d'intervenir. J'accours et trouve mon uhlan très excité, menaçant de faire

usage de ses armes. Impossible de nous comprendre. A tout hasard, je l'entraîne dans l'auberge.

— Donnez-moi un verre, du vin, et enfermez-vous dans votre chambre! dis-je à la pauvre aubergiste, seule dans la maison.

Sans doute, mon Prussien avait soif; la vue d'une bouteille le calme subitement; je verse une rasade; il est satisfait, et relève son fusil. Je m'efforce de lui faire comprendre qu'il lui faut coucher à la ferme, près de son cheval; il paraît saisir et je rentre chez moi.

La porte à peine fermée, une forte détonation me fait bondir. Pas de doute, c'est mon Prussien qui fait des siennes. Je me précipite. Plus de soldat; il a disparu, après avoir tiré, sans succès heureusement, dans un groupe d'hommes survenus, tout à l'heure, derrière moi.

Un poste allemand qui surveille la route, cinq cents mètres plus loin, à la ferme du *Paradis*, accourt au bruit de la détonation. Heureusement, le sergent parle français ; on s'explique, tout rentre dans le calme; le lendemain, notre uhlan se retrouve et déguerpit. C'était un soldat égaré.

Cependant, les armées allemandes approchaient de Paris ; leur front se développait au delà des forêts de Compiègne et de Senlis, sur Dammartin et dans les plaines de la Brie, jusque vers Coulommiers. C'est alors qu'eut lieu cette fameuse bataille de la Marne, qui arrêta net l'envahissement, et obligea les armées allemandes à reculer précipitamment sur Soissons, Compiègne et Clermont. Cette victoire de nos armées, et la rapidité de la retraite de nos ennemis, tiennent du prodige ; les journaux eux-mêmes — *l'Éclair* entre autres — ont qualifié ce succès de *miracle*, tant il est demeuré inexplicable.

Nous ne disposions que d'une armée très inférieure en nombre ; Paris était hors d'état de se défendre. Et voici que les Allemands, saisis de panique, remontent à la hâte, à l'Est, vers la vallée de l'Aisne et le Soissonnais ; au nord et à l'ouest, par la vallée de l'Oise, sur Compiègne et le plateau de la Somme.

Un peu plus de munitions, quelques renforts de troupes fraîches, de l'artillerie surtout, et l'armée allemande eût été rejetée à la frontière.

Dans notre vallée de l'Oise, à distance à peu près égale des deux plateaux de la Picardie et du Soissonnais, nous allions assister aux combats acharnés qui, depuis lors, ensanglantent toujours cette région désolée.

II

LA BATAILLE. — LE BOMBARDEMENT

Le 15 septembre — un mardi, — vers trois heures, les avant-postes français sont signalés à l'entrée du village. Impatient de saluer nos chers soldats que, de toute la campagne, nous n'avions pas encore aperçus, je me précipite.

A trois cents mètres du presbytère, une ligne de soldats en sentinelles. Je leur donne à rafraîchir, et poursuis ma route. Trois cents mètres plus bas, dissimulé par un rideau de peupliers — le marais *Marchéru* — qui, au midi, sépare Dreslincourt du chef-lieu de canton Ribécourt, un groupe d'officiers en observation. Poignées de main, causeries, explications minutieuses de la topographie locale ! Inutile d'insister.

— Nous arrivons de Rambervillers par

Dijon — un effectif de soixante-quinze mille hommes, — m'explique le capitaine. Nous n'avons d'ailleurs en face de nous que quelques bataillons; demain, nous allons de l'avant.

Malheureusement, ce n'était pas quelques bataillons que nos troupes allaient trouver devant elles ; mais une artillerie considérable, toute une armée solide dont rien ne laissait soupçonner la présence, et qui s'était avancée la nuit, silencieuse, envahissant les chemins creux, les carrières immenses du plateau, les bois qui couronnent le village et la vallée.

Plus malheureusement encore, nos troupes allaient livrer bataille avec des effectifs incomplets — seulement une faible partie de ces soixante-quinze mille hommes, expédiés, par Dijon, sur notre front de combat.

Vers le soir, quelques balles furent échangées, sur la grande route, entre éclaireurs. Les Allemands venaient reconnaître la position exacte de nos troupes. A la nuit tombante, l'armée française faisait son entrée, prenait ses cantonnements ; un poste était établi au presbytère.

Le lendemain, 16 septembre, je venais de dire ma messe, j'allais me mettre à table; la fusillade commence, les mitrailleuses crépitent, le canon gronde, les bombes sifflent : c'est un ouragan effroyable qui se déchaîne autour du presbytère criblé de projectiles. — Ma nièce et moi, munis d'une simple couverture, n'avons le temps que de nous réfugier dans la cave. La situation du presbytère, isolé sur une hauteur, à l'entrée du village, en fait, en quelque sorte, l'objectif des combattants : il s'agit d'enlever ce mamelon qui commande la partie sud.

Vers neuf heures, une décharge formidable disloque le presbytère. Un obus vient d'éventrer largement la toiture, brisant les vitres et jusqu'aux bouteilles écroulées avec fracas. Il n'y a pas à s'y méprendre, c'est une bombe incendiaire ; nous le reconnaissons à l'odeur pénétrante, insupportable, qui envahit jusqu'à la cave.

L'incendie allumé, le feu trouve, dans les combles, un aliment trop abondant : caisses et provisions de toutes sortes; ornements d'Église, papiers accumulés ; puis, toute une bibliothèque, quatre cents volumes dont plu-

sieurs rares et précieux — héritage de mon vénérable ami, le doyen de Ribécourt, — enfin douze cents exemplaires de mes propres publications.

Bientôt, nous percevons le crépitement du feu qui gagne avec rapidité. Je voudrais arracher aux flammes les objets les plus précieux ; je me risque jusqu'au rez-de-chaussée ; mais il me faut redescendre en hâte ; une pluie de projectiles s'abat de tous côtés ; plusieurs obus éventrent les murailles. Nous devons nous résigner et assister, impuissants, atterrés, à l'anéantissement de tout ce que nous possédons.

Lugubre et mortelle journée ! Le combat fait rage toujours ; et nous, blottis au fond de notre retraite, nous ne pourrons que suivre les rapides progrès du feu. L'effondrement du toit et des plafonds du premier étage donne aux flammes un aliment nouveau. Les tableaux se décrochent, les armoires s'écroulent : je reconnais chaque meuble, au bruit de sa chute.

Enfin, les plafonds du rez-de-chaussée cèdent à leur tour ; le vestibule, l'escalier de la cave flambent au-dessus de nos têtes ; nous

sommes perdus, asphyxiés et brûlés, si nous ne fuyons rapidement. J'enveloppe ma nièce de ma couverture, et nous nous précipitons dans l'escalier.

Dehors, nuit close; la bataille vient de prendre fin ; la flambée des incendies, allumés aux quatre coins du village, jette par tout sa note sinistre et terrifiante. Nous restons là, un instant, désemparés. Impossible de descendre dans la rue, les sentinelles sont partout.

A l'aide d'une échelle, nous franchissons un mur de clôture très élevé, et nous abritons dans la ferme voisine. Cependant, le feu continue ses ravages, le ciel s'éclaire de larges flammèches qu'emporte la brise : ce sont les notes et les travaux précieux du P. Aubry — plus de trente mille pages ; mes propres notes et mes cahiers d'études — près de quinze mille feuilles ; enfin ma bibliothèque — plusieurs milliers de volumes : dernier aliment du feu qui va consommer ma ruine (1).

(1) L'imprimerie Desclée a publié les œuvres du P. Aubry, théologien, missionnaire, et de son frère, prêtre du diocèse de Beauvais : 18 vol. in-8.

Le lendemain — 17 septembre, — nouvelle attaque infructueuse des Français, pour enlever le village ; seconde nuit d'anxiété, à la ferme. Le 18, au matin, reprise du combat plus acharnée que jamais. Nous suivons, avec anxiété, le mouvement et les progrès en avant de notre artillerie ; nos troupes semblent gagner du terrain ; nous renaissons à l'espérance, lorsque, vers deux heures, le calme se fait tout à coup. Nous remontons des caves ; nos soldats ont disparu ; le temps s'est mis à la pluie. Dans les greniers éventrés du malheureux fermier, nous aidons à abriter le grain.

Mais un peloton allemand rôde dans les dépendances du presbytère ; il nous aperçoit, tombe sur nous, nous accuse de faire des signaux, nous entraîne avec la dernière brutalité, et, face au presbytère, nous aligne contre un mur, en compagnie du maire. Nous allons être fusillés ! L'appareil qui nous entoure, la fureur des officiers et des soldats, ne nous permettent pas d'en douter. Dix fois,

vingt fois, je renouvelle mon acte de contrition, offrant à Dieu ma vie pour mes malheureux paroissiens, pour la France si menacée !

Je m'étais mis à la tête de mes hommes. Nous restons là, debout, collés au mur, peut-être trois quarts d'heure, sous une pluie fine, glacée, persistante, assistant au pillage de la cave, de la basse-cour du presbytère et des maisons voisines. — Gravement, et tout pénétrés de l'importance de cette opération, les Allemands entassent, pêle-mêle, sur des voitures, mobilier, volailles, lapins, porcs, paniers et caisses de vin.

Les voitures démarrées et, avec elles, les quelques vaches échappées jusque-là au pillage, on daigne s'apercevoir de notre présence. Un lieutenant sonde nos poches, palpe nos vêtements, nous découvre la poitrine, cherchant sans doute quelque objet compromettant. A son tour, un capitaine s'avance vers moi :

— On a tiré du presbytère, hurle-t-il comme un sauvage ; nous l'avons brûlé !

— Non, on n'a pas tiré !

Et l'énergie de ma réponse est un démenti

formel et lui prouve qu'il ne m'épouvante nullement.

Puis, un demi-tour, et nous sommes emprisonnés dans la chaumière voisine, sur quelques bottes de paille, sous un toit largement ouvert à la pluie.

De souper, il ne fut pas question ; du reste, nous ne songions guère à manger, malgré notre extrême besoin ; et la nuit se passa, ai-je besoin de le dire ? dans l'insomnie, à égrener mon chapelet, et à réconforter mes compagnons d'infortune. — Vers trois heures, un roulement se fit entendre, puis un commandement rauque, et un coup de canon, tiré derrière notre chaumière, ébranla les murs chancelants de la masure. C'était le signal du duel d'artillerie qui allait durer toute cette journée du 18 septembre.

Vers huit heures, une sentinelle nous jeta quelques pommes vertes, des croûtes de pain gris, desséchées ou moisies — notre déjeuner ! Enfin, vers onze heures, les boulets sifflant, les bombes éclatant autour de nous, on nous poussa dehors ; nous étions libres !

Ma première préoccupation fut de constater l'état lamentable de ma pauvre paroisse :

De larges brèches aux voûtes et sur la façade principale de l'église; un pignon et son contrefort écroulés. A l'intérieur du monument, les nefs transformées en corps de garde ; un désordre et une malpropreté indescriptibles ; les croix brisées ; les nappes et les ornements souillés ; les fonts de baptême profanés — les Allemands se sont lavé les mains dans la piscine et les bénitiers !

Autour de l'église, une vingtaine de maisons ruinées par l'incendie et les bombes ; les autres, pour la plupart, entamées par les obus ; des meubles brisés gisant partout ; linge, vêtements, vaisselle, batterie de cuisine, literie, tout cela pêle-mêle, traîné dans la rue, enfoncé dans une boue épaisse. Un peu partout, des chevaux éventrés et déjà en décomposition, des cadavres de soldats français sans sépulture — les soldats allemands avaient recueilli et inhumé soigneusement leurs propres morts. Enfin, deux paisibles habitants, la jardinière du château et un propriétaire tués par un éclat d'obus.

Cependant, le combat venait de reprendre ; force me fut de chercher un asile chez mon

voisin et ami — M. Legranger — bientôt mon compagnon de captivité et de misère. Là, ce fut, deux jours et deux nuits durant — le 18 et le 19, — une succession d'alertes continuelles, une vie d'anxiété inexprimable; des attaques sans cesse renouvelées, des combats acharnés et sanglants ; impossible de tenir dans les maisons criblées de projectiles. On vivait dans les caves, glanant, autour des marmites allemandes, quelques maigres morceaux ; plus de pain depuis longtemps ; pas d'autres provisions que le peu de légumes échappés au pillage.

Le dimanche 20, il me fut encore possible de circuler. Après une messe matinale, j'obtins du colonel l'autorisation d'enterrer la malheureuse jardinière. Déposé dans une des salles du château, son corps tombait déjà en décomposition. Je l'ensevelis moi-même dans un tapis — à la fois son linceul et son cercueil, — et trois soldats la déposèrent dans une fosse, creusée presque à fleur de terre, à l'entrée du parc.

Je me rappellerai longtemps cette toilette funèbre, j'allais dire macabre, au milieu de la horde des barbares impassibles, dans ce châ-

teau saccagé, dans ce parc où semblait avoir soufflé le plus impétueux des cyclones.

Le soir, nuit close, six officiers s'installèrent chez mon hôte pour dîner. Plus de vin : ils arrivaient trop tard.

— Monsieur le Curé, me dit un lieutenant, il y a, ici, un château ; vous allez nous conduire à la cave !

Et, le revolver au poing, accompagné d'une sentinelle portant une lanterne sourde, il me fit marcher en avant.

Dans la cour du château, à la lueur du falot, je reconnais trois de mes malheureux paroissiens qui, encadrés de baïonnettes, attendent le sort qui leur sera fait. — Nous entrons dans le grand vestibule, jonché de vases brisés, de meubles disloqués ; nous traversons la cuisine à demi écroulée sous l'explosion d'une bombe ; la cave est encore accessible. L'officier scrute minutieusement les moindres coins, examine les bouteilles jetées çà et là en désordre, et remonte désappointé, mystifié : plus une goutte de vin !

Il me faut encore parcourir, avec lui, les grands appartements. Là tout est désordre indescriptible. Ce qui n'a pas été enlevé est

souillé, brisé, saccagé : sur le perron extérieur, d'énormes fragments de glaces; dans la boue de la cour, des fauteuils d'Aubusson; dans la salle à manger, tous les stigmates de l'orgie allemande.

Cependant mon officier a juré de trouver quelque chose; il avise un flacon qui peut bien contenir deux doigts de cassis, et l'emporte précieusement, non sans avoir flairé, avec un soupir de déception, nombre de fioles, vidées par ses camarades plus favorisés.

De retour chez mon hôte, et traversant la salle à manger, je suis pris à partie par le colonel, mécontent, sans doute, de la chasse infructueuse de son subordonné :

— Que faites-vous ici, Monsieur le Curé?

— Mon colonel, vos soldats ont brûlé ma maison, détruit tout ce que je possède, ma bibliothèque surtout et mes papiers d'études, qui m'étaient si précieux. Je suis obligé d'accepter ici l'hospitalité.

L'officier supérieur ne dit mot; son visage se rembrunit, et prend une expression très dure. Il avait compris la leçon; mais il tenait sa vengeance. Le soir même, nous étions pri-

sonniers dans la chambre à coucher de mon hôte ; et, le lendemain — lundi 21 septembre, — sous une pluie de balles et d'obus, entraînés brutalement à l'Hospice, soi-disant pour nous y abriter contre le danger.

L'établissement était comble ; pensionnaires, vieillards, réfugiés de toutes sortes, Allemands surtout, s'entassaient des sous-sol aux mansardes. C'est là que, dans un cabinet étroit, nous fûmes réduits à nous entasser — huit personnes, dont trois femmes — sur la paille, au risque d'être asphyxiés par le seau hygiénique, que les barbares avaient eu la délicatesse de nous imposer, comme aux derniers des forçats. Inutile de dire que les deux nuits qu'il nous fallut passer dans ce réduit, — nos dernières nuits de France, — furent sans sommeil. La grande fatigue, l'inquiétude, le sifflement presque continuel des balles et des obus autour de nous, ne nous permirent pas de fermer l'œil.

Le mardi matin, j'obtins encore, mais à grand'peine, de dire la messe, dans la chapelle intérieure, gardé par deux sentinelles. Ah ! de ma vie je n'oublierai cette fête de saint Thomas de Villeneuve, que l'Église

honorait ce jour-là, et l'émotion qui m'étreignait en montant à l'autel. Je ne me doutais guère que, de longtemps, je n'aurais cette consolation d'offrir le saint sacrifice!

Le lendemain — mercredi 23 — nous venions de déjeuner, la porte s'ouvre, on nous intime l'ordre de sortir :

— Ces femmes sont libres de rentrer chez elles, dit l'officier; quant aux hommes, ils vont être dirigés sur Noyon; là, ils seront à l'abri du besoin et du danger!

Plus d'illusion, nous étions définitivement prisonniers de guerre; les promesses menteuses du sous-officier ne me faisaient pas illusion.

Conduits à l'extrémité du village, nous grossissons le groupe d'habitants — une quarantaine, la fournée du jour — condamnés à la captivité : parmi nous, des vieillards, deux infirmes, de tout jeunes gens, un enfant de treize ans. Plusieurs sont partis les jours précédents, d'autres suivront encore, pris au hasard, dans les champs, au seuil de

leur maison, sur la route, sans motif allégué.

A ces braves gens, qui vainement avaient sollicité la permission de prendre, chez eux, de l'argent, du linge, des vêtements, on affirmait qu'ils allaient revenir dans quelques heures; aussi, semblaient-ils sans inquiétude. Je me gardais bien de les désillusionner. Hélas ! ces quelques heures durèrent de longs mois; encore, tous ne sont-ils pas revenus !

En route pour Noyon ! — Je jette un dernier regard sur ma paroisse désolée. Hélas ! peut-être ne la reverrai-je plus !

— Si je puis quelque chose pour vous défendre, je suis là ! dis-je à mes hommes.

Et je prends la tête du convoi, me dressant de toute ma taille, comme une protestation vivante, jetant sur nos ennemis un regard calme, mais ferme et significatif.

Sept kilomètres à pied jusqu'à Noyon. De nombreux soldats nous encadrent, et nous obligent à forcer le pas. A peine deux kilomètres franchis, mes infirmes — les deux frères Louis et Albert Caron, 68 et 72 ans — tombent épuisés. On les charge sur une chaise roulante, et trois prisonniers les traînent à notre suite.

La route est encombrée de soldats, d'artillerie, de chariots où s'entassent munitions et provisions de toutes sortes. Partout, des batteries dissimulées dans les chemins creux, derrière les broussailles, dans les replis de terrain.

L'apparition d'un prêtre au milieu des lignes provoque les moqueries, les insultes, les menaces, les gestes les plus grossièrement énergiques.

Après deux heures de marche, nous faisons à Noyon une entrée qui n'a rien de triomphal. Plusieurs se traînent difficilement; la plupart sont en tenue de travail, même un pauvre charbonnier, pris dans sa hutte, au milieu des bois, et que je vous présenterai bientôt.

A la division militaire, le général Von d'Arnim jette sur nous un regard dur et implacable; ma soutane surtout a le don de l'exaspérer; il nous expédie brutalement. Inutile d'ajouter que d'habitants il n'y a trace nulle part; chacun s'est verrouillé avec précaution; la vieille cité de saint Éloi est absolument aux mains des barbares qui fourmillent partout.

La place de la gare est assez vaste; nous

trouvons là une foule serrée de soldats de toute arme. Quand nous débouchons du boulevard, l'apparition de ma soutane provoque une agitation extrême. Mes compagnons et moi, sommes aussitôt entourés, pressés.

On me hurle des injures, des menaces dans les oreilles ; les uns, appuyant leur baïonnette sur ma poitrine, font mine de m'embrocher ; les autres me jettent leur bicyclette dans les jambes ; ceux-ci me montrent leurs poings en roulant des yeux furieux ; ceux-là m'enfoncent dans les reins le fourreau de leur baïonnette.

Nous restons là plus de quarante minutes — longues, pour nous, comme un siècle. Enfin, le train se forme ; nous sommes entassés dans un wagon infect, humide encore du fumier des chevaux débarqués le matin. Nous allons entreprendre la seconde étape de notre interminable et douloureux calvaire.

III

LE CHEMIN DE L'EXIL

Je donne un dernier regard à cette cathédrale de Noyon, l'un des joyaux les plus purs de l'architecture romane; derrière ses tours, le soleil couchant s'épanouit en auréole d'or; c'est comme une transfiguration. Mes yeux humides lui jettent un adieu poignant; et, le cœur déchiré, je m'installe au milieu de mes compagnons d'infortune.

Nous nous entassons sur les bancs étroits et serrés du wagon à bestiaux, où, sous la garde de quatre soldats haineux et grossiers, va s'accomplir notre lamentable odyssée. A leur tour, mes deux malheureux infirmes sont hissés, mais si brutalement que l'un d'eux reçoit à la jambe une sérieuse blessure. Un troisième — vieillard de 70 ans, déjà épuisé par huit jours de privations et de

souffrances — reçoit, dans les reins, un formidable coup de crosse dont il gardera longtemps la cuisante douleur — manière bien allemande de l'inviter à *faire plus vite* !

Vers six heures, le signal du départ; le train s'ébranle; en route pour l'exil! Quatre jours et quatre nuits sans sommeil possible, sans nourriture que les fonds de gamelle des soldats, les croûtes dures qu'ils nous jettent comme à des chiens; dévorés de fièvre et de soif; heureux si nos geôliers, ricanants et gouailleurs, veulent bien nous abandonner quelques rares gorgées de leurs gourde, les restes de leur répugnante gamelle!

Nos geôliers? Ils sont quatre aux ordres d'un sergent — grand gaillard, très maigre, bien qu'il mange sans discontinuer; d'une souplesse de singe, contrairement au type trop connu du sous-officier allemand. Son air retors, astucieux, voyou, son persiflage grossier, son génie inventif, sauront, quatre jours et quatre nuits durant, nous tenir en haleine, de tracasseries basses, de vexations inédites.

D'abord, la confiscation des couteaux; et, à ma barbe, il est tout fier de s'adjuger mon

canif. De ses poches — et le soldat allemand en a partout — il tire successivement, pour nous les faire admirer, des bracelets, des chaînes d'argent, des montres, des boîtes armoriées — tout un butin destiné, évidemment, à quelque gracieuse *gretchen* !

Comme tout Allemand qui se respecte, mon sous-officier — originaire du Sleswig-Holstein — gratifie le prêtre catholique de railleries bien allemandes, de propos qui n'ont rien d'obligeant, de gestes plus que suggestifs, — en un mot toutes les *délikatesses* que peut enfanter un cerveau teuton !

Sur un mot d'ordre, partout le même, et par un raffinement infernal, nous devions être, sur tout notre parcours, abreuvés d'un nouvel outrage, d'une injure particulièrement sanglante, surtout pour ma conscience de prêtre. Tout à l'heure, nous étions des otages, de simples prisonniers ; voici que, dès la prochaine station, nous devenons des *francs-tireurs*, des assassins. A tout instant, le train stoppe, la foule des soldats, qui encombre jusqu'aux moindres gares, se précipite.

— Venez voir des francs-tireurs, un *chef de francs-tireurs !* crie notre sous-officier.

Et je suis tiré de mon banc; on m'exhibe dans la baie du wagon.

— Assassin! chef d'assassins! chien de Français! peau de *schwein*!

Et mille autres aménités que ma plume se refuse à traduire.

Partout, sur leur passage, les prisonniers civils se sont vu traiter de *francs-tireurs*, d'*assassins*. — L'État-Major allemand sait bien qu'en France il n'y a pas un franc-tireur. Mais c'est le *mot d'ordre*; et cette pure calomnie, un moyen facile de pousser à l'exaspération la haine des populations allemandes.

J'essuie, debout, impassible, ironique, cette bordée d'injures intraduisibles — tout le répertoire, compliqué, savant et grossier, du Teuton. Ici, comme dans toute l'Allemagne, je l'ai constaté cent fois, c'est au prêtre que cette race, j'allais dire cette vermine de Luther, s'attaque avec passion, avec rage; elle y met une sorte de sadisme impie. On a nié la guerre religieuse — on nie tant de choses, en France, chez nos soi-disant intellectuels de haut et bas étage! Mais la guerre entreprise par Guillaume le barbare est, avant tout, une guerre religieuse; c'est la re-

vanche du vieux Luther, vaincu par le *Centre Catholique Allemand*, c'est la ruine préméditée de cette France, le meilleur soutien de la Papauté.

Nous avons fait à peine cinquante kilomètres ; aux environs de Saint-Quentin, le train stoppe ; nous allons passer là le reste de la nuit, appelant en vain le sommeil. Vers le lever du soleil, nous poursuivons notre route, laissant, à Busigny, la grande ligne de Maubeuge, pour remonter vers Cambrai. Une seconde nuit en wagon, et nous gagnons Valenciennes. Là, comme dans toutes nos villes du Nord, la population nous apporte du pain, des fruits, des provisions ; mais, à coups de crosse, les soldats la repoussent, et s'approprient ce qui nous est jeté à travers les barrières.

A Douai, notre effectif se complète. Au mépris des lois de la guerre, on a ramassé, dans les hôpitaux, infirmiers, soldats blessés ou malades, pour les entasser dans nos wagons déjà trop chargés. Et c'est ainsi, dans une atmosphère devenue irrespirable, que nous nous acheminons lentement, très lentement, vers la Belgique.

Dans les plaines que nous traversons, peu de traces de la guerre ; partout, une campagne riante, une riche culture, des pâturages verdoyants, un air de bien-être et de prospérité. Il nous faut arriver à Louvain, après une troisième nuit de wagon, pour nous retrouver en face de cette affreuse réalité : la guerre !

Ici, les Allemands se sont surpassés ; ici apparaît, dans sa gigantesque sauvagerie, le génie de la dévastation : la ville entièrement détruite, le désert, la mort. Mon imagination, stupéfiée, évoque le souvenir de Pompeï. A Louvain, comme dans l'antique cité romaine, un cyclone de feu a passé, déchaîné par des hommes du XXe siècle, en pleine civilisation ; et ces hommes prétendent au sentiment, ces hommes se disent chrétiens ; et leur empereur, leur hypocrite chef de horde, revient aux excès monstrueux de Luther, son inspirateur et son père dans le crime ; et il a l'impudence de prendre à témoin le Dieu des armées. Quelle aberration dans l'orgie ! quelle impudence dans le crime !

Sur cette route interminable de la captivité, dans toutes les villes que nous traver-

sons, ce sont des arrêts continuels et prolongés ; on nous promène de station en station ; on exhibe les *francs-tireurs !*

Je suis offert à la foule qui, nuit et jour, envahit les gares, impatiente d'insulter les prisonniers. La vue de la soutane surtout, est un régal dont les fils de Luther sont particulièrement friands.

On monte dans le wagon, afin de m'insulter plus à son aise ; ma soutane est même soulevée par les baïonnettes. Un prêtre catholique, un *chef de francs-tireurs*, quelle aubaine pour ces Teutons, nourris, d'enfance, dans la haine de l'Église et de la France !

— *Pax ! Pax !* me dit un gros officier, en ricanant.

— Tu as tué, chef de francs-tireurs, assassin... me hurle un autre dans l'oreille : « *Dominus vobiscum !...* » Et il montre le poing.

Dans toute la Belgique, comme d'ailleurs depuis Noyon, nous croisons une suite à peine interrompue de trains qui descendent vers la France — appareil fantastique de guerre, véritable marée débordante de troupes, d'artillerie, d'approvisionnements de

toutes sortes, qui semble devoir submerger nos plaines de France. Tout cela s'avance, avec cette continuité désespérante, ce calme et cet ordre méthodique, qui semblent assurer le succès.

Enfin, la frontière franchie, désormais nous filons à toute vitesse. Où allons-nous ? Nos gardes eux-mêmes ne sauraient le dire. Ils n'ont d'ailleurs, comme leur chef de file, qu'une seule et unique préoccupation : s'approvisionner de cigares, de tartines, de café.

De belles occasions vont se présenter ; les populations allemandes sont avides d'insulter les prisonniers ; notre sous-officier spécule sur cet instinct; et lorsque, dans les longues stations qu'il nous faut subir pour être offerts en spectacle, la foule a bien hurlé, menacé, injurié, lancé des pierres, crié : « A mort le prêtre ! » alors, il est largement payé, les provisions lui arrivent en abondance.

Nous sommes à Dusseldorf au milieu de la nuit.

Malgré l'heure avancée, les vastes quais de l'immense gare regorgent de spectateurs : officiers et soldats de toute arme, fonctionnaires de tout costume et de toute couleur, dames en toilette, jeunes filles en grand nombre. Comme toujours, il faut me laisser traîner à la portière par les soldats ; et ce sont des cris, des trépignements de fureur. Je me dresse de toute ma hauteur, et, regardant bien en face cette foule surchauffée :

— Y a-t-il des catholiques parmi vous?

Une main se lève, timide, sur ma gauche. C'est une petite dame qui semble gênée de l'accueil brutal qui m'est fait.

— Tous mes compliments, Madame !

Et, repoussant les soldats, je regagne mon banc, non sans avoir gratifié la foule d'un geste large et significatif.

Vers le soir, à Essen, arrêt plus prolongé encore et plus pénible. Qui n'a entendu parler de cette fantastique métallurgie, où brassent le fer plus de trente mille ouvriers? C'est la cité du fer. Une forêt de hautes cheminées; des nuages de fumée, noire, épaisse, qui obscurcit le ciel : partout, dans les hauts fourneaux, coulent le fer et l'acier ; partout,

le bruit assourdissant des marteaux-pilons. C'est là, dans cet enfer que, seule, la plume d'un Dante saurait décrire, que, depuis plus de quarante ans, le trop célèbre Krupp forge ces engins terribles qui déjà ont couvert de ruines la Belgique et la France.

A Essen, comme dans toutes leurs grandes villes, les Allemands ont cherché le *kolossal* : gare immense, organisation méthodique; tout, jusqu'au moindre détail, minutieusement aménagé pour la commodité du voyageur.

A Essen, nous stationnons longuement. C'est l'heure où les ouvriers sortent de l'usine ; nous allons être exposés à de nouvelles insultes et à de plus grossières démonstrations. Ils se pressent, innombrables, non seulement aux abords de la gare, mais sur tout le parcours de la ville que nous traversons lentement.

Impossible de se faire idée du spectacle. Des nuées d'enfants, de tout âge, se suspendent aux grilles, nous menacent de leurs sabres de bois, nous assourdissent de leurs clameurs.

Là encore, je suis offert en spectacle à la

foule ; et ce sont des cris, des poings levés, des menaces, des gestes d'une énergie farouche, — tout le répertoire des insultes teutonnes. Enfin, le train prend une plus vive allure, et bientôt, à toute vitesse, la nuit tombée, nous nous enfonçons dans l'inconnu, laissant, sur notre droite, la ligne de Cologne pour remonter vers le nord.

Après cette dernière nuit en wagon — nuit de souffrance et d'anxiété indicibles, — au petit jour, nous sommes en vue d'une grande ville. Nos soldats ont nommé Cassel, un des centres les plus industriels de l'Allemagne du Nord — 160 mille habitants dont douze mille catholiques, — ville opulente, régulière, selon la conception allemande : « Alignement ! fixe ! » magnifiquement bâtie, sillonnée de lignes de tramways et de chemins de fer, dominée par une forêt de cheminées d'usines.

Le train contourne la ville, et nous dépose, à l'ouest, dans le faubourg — Niederzwerein. Vingt minutes de marche, et nous sommes au camp. Il tombe une pluie fine ; je porte, au bras, une mauvaise couverture de voyage, et, sur ma soutane légère, un vieux capu-

chon — seules épaves échappées à l'incendie, — aux pieds, des chaussures usées, minces, qui ne me défendent nullement contre le froid et la boue si épaisse des chemins de traverse.

Tout à coup, au détour de la route, nous apparaît, là-bas, sur le plateau dénudé, le camp où nous allons être internés. Je jette un long et mélancolique regard sur ces tentes immenses qui s'organisent à peine. C'est là qu'il me faudra mourir ! Car il n'y a guère à s'illusionner. Je sais les horribles souffrances de nos soldats, prisonniers chez les Allemands en 1870 : la paille pourrie, le froid, la faim, les mauvais traitements, la vermine, les contagions.

Nous montons, résignés, vers ce nouveau calvaire. Une fois de plus, mon âme se tourne vers le ciel. Puisse Dieu prendre en considération nos souffrances ! C'est pour ceux que nous aimons, pour nos chers combattants, pour la France !

Cette pensée, qui me hante depuis mon départ, ranime mon courage ; jusqu'au bout, elle demeurera mon soutien, ma force, ma consolation.

IV

LE CAMP DE NIEDERZWEREIN

Le camp de Niederzwerein — en pleines terres labourées, un carré d'environ six hectares, clos de treillis en fils de fer — occupait, en 1870, le même plateau. Destiné à recevoir vingt mille prisonniers, il n'est pas encore aménagé, lorsque nous en franchissons les grilles ; deux ou trois tentes seules debout. On procède lentement à l'organisation complète : chemins, tentes, cantines, bureaux, éclairage, service des eaux, etc.

— Nous savions la guerre certaine, dit l'entrepreneur ; nous le savions même depuis six ans ; car il y a six ans que l'administration militaire nous avait commandé les pièces de charpente destinées aux camps. Tout était prêt, coupé, menuisé, étiqueté, numéroté. Il n'y a plus à faire que l'assemblage!

Le terrain, en pente rapide, aboutit à un

bas-fond marécageux. Là, des saignées pratiquées dans une glaise noirâtre et tourbeuse, versent une eau abondante mais malsaine et dangereuse.

Du sommet qui couronne le camp, la ville de Cassel apparaît, au levant, avec ses monuments : églises, théâtres, casernes, gymnases ; et ses nombreux établissements industriels. — Vers le nord, à l'horizon, sur la crête escarpée de la montagne, et couronnant une sombre forêt de sapins, le monumental château de Wilhelmshœhe, célèbre par la captivité de Napoléon III. Dans la vallée, un réseau de lignes ferrées et une circulation extraordinaire de trains — car la capitale de la Hesse est un des centres industriels et un des points stratégiques les plus importants de toute l'Allemagne.

A l'entrée du camp, notre colonne de misère fait halte : visite minutieuse des vêtements, saisie des couteaux, fourchettes, canifs, rasoirs, etc. Et nous voici, mes quarante paroissiens et moi, installés sous la tente. Nous y trouvons nombreuse compagnie : une cinquantaine de blessés, dont le pansement n'a pas été fait depuis plusieurs

jours; quarante soldats anglais; une centaine de soldats français de toute arme : infanterie, cavalerie, Arabes, turcos.

Notre groupe — les *civilistes,* disent les Allemands — va occuper sa part du lit de paille — exactement la paroisse autour de son pasteur; ce lit de paille, sans plancher d'isolement, sur une terre de culture détrempée par les pluies.

Notre tente, une vaste salle, très haute de toile, peut bien avoir 150 mètres de long sur 10 de large. Dans toute cette étendue, trois lits de paille, deux contre les parois, un au milieu; entre chaque lit, une étroite allée, et, dans cette allée, des planches sur des tréteaux — la salle à manger! L'installation est facile, le mobilier plus que sommaire : une couverture de laine grossière, une gamelle de fer émaillé, une cuiller, une toile à sac en guise de serviette et d'essuie-main.

Cette première journée — triste dimanche sans messe, sans secours religieux! — se passe à faire connaissance avec nos nombreux compagnons de captivité. Tous veulent me serrer la main; au récit de mon arrestation, on s'indigne :

— Est-ce possible?... un prêtre!... à votre âge!... Les barbares!

Leur franche sympathie me touche. Je retrouve bien là le soldat français, primesautier, généreux ; prêt à rire de tout, comme aussi à rendre tous les services — le cœur sur la main!

Dès le premier moment, la brutalité spéciale avec laquelle les Allemands affectent de traiter les soldats anglais m'impressionne péniblement. Ici, comme partout, on leur fait payer cher l'alliance française : on la leur pardonne d'autant moins, qu'elle nous vaut de pouvoir soutenir la lutte gigantesque dans laquelle nous sommes engagés. Les corvées les plus dures et les plus répugnantes sont pour eux; sans cesse en haleine, ils sont à toute minute inspectés, pris à partie, bousculés. Eux, sans jamais se départir de ce calme froid, flegmatique, qui désespère leurs ennemis, se plient, sans mot dire, sans broncher, à toutes les exigences, à toutes les besognes les plus grossières.

Mais venons au régime, à l'ordinaire. Vers sept heures, trois coups de clairon : c'est le lever. Nous sortons de notre paille, plus ou

moins engourdis par l'humidité ; car les nuits sont fraîches, presque toujours pluvieuses. Les couvertures pliées et alignées, on procède à la toilette, là-bas, à 200 mètres, dans ce bas-fond marécageux où il n'est possible d'aborder qu'à travers un lac de boue, d'où on arrache difficilement ses chaussures en ruine, et où il n'est pas rare de s'étaler piteusement.

Puis, le déjeuner : une gamelle de café noir, sans sucre ni pain ; le *jus*, comme nous disons — un liquide noirâtre, bourbeux, détestable, qui n'a, du café, qu'une qualité, c'est d'être bouillant, et de nous réchauffer un peu, après une nuit froide et sans sommeil.

A dix heures, distribution du pain : trois à quatre cents grammes d'une pâte, ou plutôt d'un mastic noirâtre, indigeste, dur à casser les dents, — la ration de vingt-quatre heures, dévorée immédiatement, tant la faim est pressante.

A midi, impatience des estomacs fameliques ; grand défilé des gamelles à la cantine. Il s'agit de toucher la maigre et fort peu appétissante ration — le plat du jour — destinée

non pas à nous rassasier, mais à nous empêcher de mourir de faim. Chaque jour, le défilé se prolonge davantage, car de nombreux prisonniers arrivent continuellement ; il faut prendre son tour ; on fait queue des heures entières, souvent par la boue, la pluie, la tempête.

Les bons bourgeois de Cassel, très friands du spectacle, se pressent toujours en foule aux grilles du camp ; ils viennent se repaître du tableau de notre misère. Ma soutane surtout fait sensation ; elle semble exciter la haine des spectateurs plus encore que la vue des soldats.

L'apparition du prêtre catholique, gamelle en mains, provoque des cris, des trépignements, des insultes sans nombre ; vingt appareils photographiques se braquent dans ma direction. C'est un succès assourdissant !

De leur côté, officiers et soldats, toujours nombreux au camp, me dévisagent avec mépris ; les uns passent à côté de moi, et me jettent une injure dans l'oreille ; d'autres se plantent devant ma gamelle, pour m'insulter plus à leur aise. Ce sont des ricanements, des contorsions frénétiques !

Enfin, sous la tente, je puis gruger en paix ma misérable écuelle : tantôt une portion de carottes ou de choux, nageant dans une sorte de bouillon fade; tantôt une purée de pois, une bouillie de pâtes ou de semoules avariées, que nous baptisons *la soupe aux serins*; tantôt des rutabagas ou de l'orge, à peine cuits et d'une digestion presque impossible; tantôt des cosses sèches et parcheminées, de haricots, bouillies et gonflées, en potage, dans l'eau chaude ; de temps en temps, brochant sur le tout, *une noisette* de viande, quand, par extraordinaire, dans les 200 litres d'eau qui servent à cuire nos aliments, on a jeté quelques mauvais os — déchet des boucheries de la ville.

A la nuit tombante, avant de nous blottir dans notre paille humide, et en vue sans doute de nous préserver du cauchemar, et de nous ménager un sommeil léger, un repas de famine : soit un affreux petit fromage de la grosseur et de la forme d'une pièce de cent sous, fortement aromatisé du cumin ; soit une minuscule tranche de saucisson ou de boudin mal cuit, froid, très indigeste; plus rarement, un hareng salé cru, à l'as-

pect si visqueux, à l'odeur si nauséabonde, qu'il me fut toujours impossible d'y mordre.

Après ce semblant de repas, chacun de se rouler dans sa couverture, et de s'installer dans sa paille. Il faut essayer de dormir; mais la nuit est si longue! L'esprit si plein d'anxiété, le corps si travaillé par la fièvre, l'épuisement!

Au camp, la vie du prisonnier est inactive et désœuvrée sans doute; mais sans cesse il est tenu en haleine par toute une série de mouvements et d'exercices. On sait si les Teutons sont passés maîtres en procédés bizarres et en inventions tracassières. Jamais, dans aucune armée de l'Europe, le caporalisme n'a régné plus souverainement, j'allais dire plus stupidement, qu'en Allemagne. Il prend, chez nos ennemis, des proportions invraisemblables :

Appel nominal, groupement par section, rassemblement général, distribution des corvées; revue du Commandant, inspection du Général, fouille des vêtements et visite de la paille, saisie du tabac, des couteaux, fourchettes et instruments tranchants; théorie de la

tenue, du maintien, du salut civil et militaire, etc., etc...

Et puis, le chapitre des défenses, avec sanctions appropriées et naturellement odieuses : défense de cracher à terre, sous peine d'être consigné sous la tente — or les mouchoirs font complètement défaut; — défense de tenir les mains dans les poches, surtout devant un officier, sinon le piquet.

J'ai vu, à mes côtés, un vieillard de 70 ans, mon paroissien, mon ami, affaibli, malade, pris à partie, pour n'avoir pas assez vite tiré les mains des poches, en croisant un sous-officier; il fut secoué, inscrit au tableau des punitions, menacé de deux heures de piquet.

Qui ne connaît ce piquet, qui se dresse à l'entrée de chaque tente, et auquel nos antimilitaristes de France ne croient pas encore? Le patient, ligotté, reste là — *au pieu* — une heure, deux heures, une demi-journée, selon la gravité du méfait commis, tantôt par un soleil brûlant, tantôt par une bise aiguë ou sous une pluie battante.

Sous peine d'être fusillé, défense d'approcher des grilles de clôture, même pour y sé-

cher sa misérable lessive — une mauvaise chemise, un mouchoir ou une paire de chaussettes, lavés à l'eau froide, sans savon.

Pour le prêtre catholique, nos bons Allemands ont une sollicitude toute paternelle et des exigences draconiennes. Le dimanche qui suivit mon arrivée, je me fis un devoir — un bonheur — de visiter quelques tentes, et de donner à nos chers soldats une parole de sympathie, d'encouragement et de consolation chrétienne ; car il n'était pas encore question de service religieux. A peine sous la première tente, je me sens appréhendé et secoué violemment ; un officier, avec force menaces, m'intime l'ordre de sortir au plus tôt.

— Il est défendu d'entrer dans les tentes, dit-il, c'est du désordre, de la sédition !

— Mais ces soldats sont catholiques ! et c'est aujourd'hui dimanche !

— Je ne connais ni catholique, ni protestant ; je ne connais que des prisonniers !

Et je me réfugie dans ma paille, profondé-

ment attristé. Décidément, je me faisais encore illusion sur la tolérance de ces êtres sans âme qui affichent hypocritement des sentiments religieux !

A maintes reprises, pendant les trente-cinq jours de ma captivité au camp de Niederzwerein, je voulus aborder la question des secours religieux aux prisonniers ; toujours la réponse fut négative ou dilatoire. Je fis sonder le Commandant par l'interprète français, chef de ma section ; auprès de plusieurs officiers, qui semblaient moins sectaires, je risquai une démarche personnelle. Réponse identique :

— On verra... La question n'est pas de mon ressort... Attendez un règlement !

Finalement, un personnage douteux me fut envoyé de la ville : figure fausse et chafouine ; regard fuyant et pointu ; lunettes énormes et costume de clergyman ; le type achevé du pasteur protestant retors et mielleux.

Il s'intéressait, disait-il, à mon état ; me voulait beaucoup de bien ; s'inquiétait des besoins religieux du camp !

En définitive il faisait officieusement une enquête à peine voilée sur mon identité, mes

antécédents. C'était un agent direct du Commandant. Bien entendu, il ne reparut jamais.

J'étais au camp depuis quelques jours; le Général venait de passer la revue de ma tente. Il me fait signe d'avancer, et, dans un français correct, m'interroge sur les circonstances de mon arrestation. Devant les officiers qui l'entourent et me dévisagent d'un air féroce, je lui demande justice; il ne répond pas et tourne le dos.

Si le Général était dur, le Commandant du camp était brutal, et ses sous-ordre sauvages. Je vois toujours ce *Feldwebel* court, ventru, congestionné dans son ceinturon, les yeux en boules de loto, la figure furibonde et grotesque. Son plaisir est de me poursuivre partout; il voudrait me prendre en défaut; le règlement des prisonniers est si complexe, et la consigne militaire m'est si peu familière encore!

Si je m'écarte dans les allées boueuses du camp, il me repousse vers ma tente; si je m'assieds auprès d'un blessé, il m'enfonce dans les reins le fourreau de sa baïonnette — une bonne farce pour m'obliger à un doulou-

reux soubresaut ; si j'accoste deux ou trois soldats, je suis un séditieux ; saluant l'officier qui passe, si je ne le regarde pas dans les yeux, je suis un insolent. C'est une conjuration pour me rendre la vie impossible, et décharger, sur ma soutane, la vieille haine des fils de Luther.

A tout instant, des officiers, des sous-officiers, admis à visiter le camp, pénètrent sous la tente : c'est un continuel « Garde à vous ! » Ils ont amené leur famille, jusqu'aux enfants et aux chiens. Que n'ai-je le crayon de Hansi pour esquisser la silhouette de « ces dames », raides et compassées ! — Elles nous toisent d'un air supérieur, et avec une gravité du plus haut comique.

Étranger aux questions de *mode* et de toilette, je ne puis pas ne pas avoir les yeux tirés par le mauvais goût parfait qui affuble nos bourgeoises de Cassel : des chapeaux aux plumes démesurées, aux formes étranges et ridicules ; des robes et des manteaux aux couleurs dures et criardes — le jaune perroquet voisinant avec le bleu de Prusse, le vert le plus audacieux marié au rouge flamboyant.

L'observation est devenue banale, tant elle a été faite : l'Allemand manque de goût ; il n'a pas l'idée du beau, du fini. Chez lui, tout est lourd, inachevé, prétentieux. Il cherche le *colossal*, et il trouve le ridicule.

Peu de temps après mon arrivée, j'étais assis sur le plateau, réchauffant, à ce bon soleil d'automne que je n'avais guère encore vu, mes pauvres membres engourdis par l'humidité de la nuit, lorsqu'au détour de la route apparaît un convoi de prisonniers. Au milieu d'eux, un prêtre (1), le vénérable doyen de Nesles, 68 ans, brisé de fatigue et d'émotion, la soutane couverte de fange jusqu'à la ceinture, nu-pieds — ses chaussures sont restées dans la boue. A peine sous la tente, il s'affale sur la paille, épuisé, anéanti. Cette fois, le Commandant a pitié, et celui qui, plus tard, sera mon inséparable compagnon de captivité, est hospitalisé dans un des nombreux hôpitaux de Cassel.

Deux jours après, la Providence m'envoyait un autre compagnon d'infortune, M. l'abbé D***, prêtre du diocèse de Cambrai. Malheu-

(1) M. l'abbé Couvreur, chanoine d'Amiens.

reusement, au camp de Cassel, il nous fut toujours difficile de nous voir, tant étaient grands la défiance et le mauvais vouloir des autorités militaires.

Un instant même, il fut question de m'imposer la corvée : préparation des légumes, nettoyage du camp et des fosses, transports de matériaux à épaules d'hommes, etc. Le sergent de service m'avisa :

— Si on me condamne à la corvée, je m'y soumettrai une seule journée, afin que soit mieux établie, et aux yeux de tous, la malice infernale de ce procédé sectaire. Et puis, devant témoins, je reprocherai au Général sa conduite odieuse envers le prêtre catholique !

Le propos fut-il répété au Commandant? j'ai tout lieu de le croire ; car, de m'obliger à la corvée, il ne fut plus question.

L'arrivée continuelle de nombreux prisonniers civils offrait un spectacle plus lamentable encore. Tous les âges, toutes les classes, s'y trouvaient représentés ; on entassait, sous la tente, des enfants de treize ans et des hommes de soixante-quinze ans ; des centaines de jeunes gens de quinze à vingt ans ; des

industriels, des notaires, des avocats, des instituteurs, des ouvriers en tenue de travail et pris à leur chantier — tous ces malheureux, épuisés de besoin et de misère !

Quelle plume pourra jamais assez flétrir l'infâme cruauté qui approvisionnait le camp de misères humaines, et les cimetières allemands de cadavres ? Car beaucoup de ces infortunés ne devaient pas revoir la France. L'un d'eux, soldat et prisonnier dans ce même camp de Cassel, en 1870, vint y chercher la mort ; il avait près de soixante-dix ans.

A l'entrée d'une tente, à la belle étoile, dans un cadre de planches et sur une botte de paille, gîtait un pauvre idiot, ramassé parmi les civils ; les chiens sont mieux traités. Nos tortionnaires n'avaient pas de plaisir plus grand, que de le promener, sur une petite voiture, dans les allées du camp.

— Voilà la race française, disaient-ils ;... peuple dégénéré ;... nation abâtardie !....

Et c'étaient des rires, des quolibets, des contorsions absolument révoltants.

A noter aussi l'internement de quelques centaines de prisonniers russes. Leur aspect

était navrant. Plusieurs nu-pieds, dans la boue épaisse et glacée ; quelques-uns sans capote, vêtus d'un simple sarrau de toile grise. Boutons de cuivre, ceinturon, casquette, bottes, gourde, marmite de cuivre rouge, ils avaient tout vendu pour un peu de pain ; et ils nous arrivaient épuisés, rongés de vermine, mourant de faim.

C'était plaisir de les entendre, le soir, chanter en chœur leurs prières, leurs hymnes nationaux. — Puissent les milliers de prisonniers civils et militaires qui les entouraient, avoir compris la leçon !

De l'incendie du presbytère, je n'avais sauvé que mon chapelet, mon bréviaire et une mauvaise couverture de voyage. J'avais été enlevé sans chapeau, sans argent, avec une soutane légère, une vieille pèlerine de molleton, pas de linge que celui que je portais. — On juge de ma détresse, dans l'humidité du camp, à l'entrée de l'hiver, par ces nuits froides, et de longtemps dans l'im-

possibilité de me fournir des vêtements chauds.

Mon voisin de paille et moi, il nous fallut mettre en commun nos couvertures, pour nous abriter contre le brouillard pénétrant de la nuit. Couchés dès six heures, blottis dos à dos dans notre paille, enveloppés de nos trois couvertures, nous réagissions de notre mieux contre l'humidité qui montait de la paille et qui tombait sur nous d'en haut.

Mais impossible de fermer l'œil : les inquiétudes et les souffrances morales, la grande fatigue et l'épuisement du corps, la soif ardente — car je ne me résignais pas à boire de cette eau marécageuse du camp, qui fut si funeste à plusieurs — tout cela me tenait en éveil, brisé, anéanti. Les longues heures de la nuit se passaient à égrener mon chapelet. Ah ! c'est bien à la Sainte Vierge que je dois de n'avoir pas succombé !

Vers deux heures du matin, je sortais de la tente ; la fraîcheur de la nuit me reposait un peu ; et, retourné à ma paille, j'avais une heure ou deux d'assoupissement.

Si la journée était moins pénible, elle était

aussi bien longue, avec son désœuvrement ; pas un livre, pas un journal, rien ! D'ailleurs, la perte de mon binocle me rendit bientôt impossible toute lecture, même celle du *Bréviaire*.

Sous la tente, je m'arrêtais à causer longuement avec les soldats, les instituteurs, dont la campagne semblait modifier singulièrement les idées ; avec nos chers blessés, dont la plupart avaient conservé, d'une enfance chrétienne, les meilleures impressions.

Un turco, surtout, était mon grand ami, *Sidi*, l'enfant du désert. Dans une charge à la baïonnette, il avait reçu, à la tête, une horrible blessure ; mais le crâne était solide ; et il me racontait, en découvrant ses dents brillantes comme l'ivoire, et avec le geste approprié et énergique, comment il avait expédié *molto, molto Prussi !*

Un jour, le camp reçoit la visite d'un officier supérieur ; il veut voir le turco. Celui-ci se présente à l'entrée de la tente ; nous nous entassons derrière lui.

— Vous faites partie de l'armée française... de la *grande armée* française ! réitère l'officier, d'un ton de mépris.

Personne ne dit mot ; mais sous le coup d'une même pensée, tous nous tournons le dos dédaigneusement.

Ce pauvre turco, lui aussi, était l'objet d'une haine acharnée. Plus d'une fois je l'ai vu, bousculé par la sentinelle, se dresser superbement, grinçant des dents, roulant ses grands yeux noirs, et, par son attitude terrible, obligeant le soldat à se calmer et à baisser le regard.

A côté de Sidi, un petit troupier blessé derrière l'oreille. Le major allemand venait de le panser, après huit jours de souffrances. Une balle, reçue dans le cou, vers la nuque, s'était logée derrière l'oreille, déterminant un énorme abcès aux lèvres de la plaie. Je sentais, sous mes doigts, cette balle, toujours là, à fleur de peau ; pourquoi le major ne l'avait-il pas délogée ?

D'ailleurs, le médecin allemand ne s'empressait guère auprès de nos blessés ; heureux quand un major français, lui aussi prisonnier, pouvait passer quelques heures au camp ; c'était alors du cœur, du dévouement, un rayon de la France !

Nous avions, cependant, à l'entrée de la

quatrième tente, une infirmerie — une table, quelques flacons, deux infirmiers français. Malheureusement, les remèdes devenant de plus en plus rares, le major allemand — un gros homme congestionné dans la sangle qui l'encerclait — administrait, invariablement, les mêmes médicaments : morphine, teinture d'iode, quinine ; panacées destinées à parer aux cas les plus variés. Les malades eux-mêmes ne voulaient plus se présenter, jusqu'à ce qu'au dernier moment on les jugeât mûrs pour l'hôpital, c'est-à-dire, presque toujours, pour la mort !

J'ai parlé du service et de l'aménagement des eaux. Elles jaillissaient si fraîches et si abondantes des nombreuses saignées pratiquées dans la partie basse du camp, que, dès leur arrivée à Niederzwerein, mes pauvres paroissiens, épuisés de fatigue, dévorés de soif et de fièvre, se jetèrent avidement sur ces sources. J'eus beau les rappeler à la prudence, leur représenter le danger de ces eaux dont je me défiais, comme par instinct. La souffrance fut plus forte que tout raisonnement ; et, en moins de trois semaines, plusieurs payèrent de la vie leur imprudence.

Moi-même, pendant toute ma captivité au camp de Cassel, et malgré la soif qui me torturait, nuit et jour, j'eus la constance de m'abstenir de ces eaux, dont je constatais les effets désastreux sur les malheureux prisonniers.

Certainement, le voisinage des *fosses hygiéniques*, disposées en déclivité, aux deux points extrêmes du camp, devinrent, à bref délai, un élément terrible de contamination et d'empoisonnement.

Ces horribles et infects réduits, organisés dans des conditions de malpropreté absolument révoltantes, ont été une des causes les plus indiscutables de cette mortalité qui sévit encore au camp de Niederzwerein. Actuellement, le typhus y a frappé près de trois mille prisonniers; depuis de longs mois, le camp est toujours en quarantaine ; et, des vingt mille prisonniers parqués dans ce champ de mort, combien survivront, et dans quel état seront-ils rendus à leur famille désolée ?

Je ne vous ai pas encore présenté mon second camarade de paille — à droite — pauvre vieux charbonnier, enlevé dans sa hutte de la forêt, arrivé au camp si malade, qu'il

lui était impossible de se mouvoir. Le malheureux mouillait sa paille, et il fallait lui porter les aliments à la bouche. On eut enfin pitié de lui ; au bout de trois semaines, il alla mourir à l'hôpital ; et, sur son fumier infect, à peine recouvert d'une poignée de paille fraîche, on installa un nouveau voisin.

Ce dernier, depuis notre internement, gardé nuit et jour par une sentinelle, ne pouvait ni sortir de sa paille, ni parler à ses compagnons de captivité, sans être frappé brutalement à coups de poing et de pied, à coups de crosse ; condamné à mort, comme espion, pour des crimes imaginaires — car il était parfaitement innocent, — il fut enfin gracié par le Général, après des pourparlers sans nombre, et des brutalités, des tortures qui avaient fortement ébranlé son cerveau.

Cependant, les santés commençaient à fléchir ; les prisonniers plus âgés, tombés l'un après l'autre, allèrent finir à l'hôpital. Seul, un soldat français mourut au camp, ignoré, sans secours, loin de moi, sous sa tente, à

l'extrémité du plateau. J'obtins, à grand' peine, de faire une prière sur son corps, et de l'accompagner jusqu'à la grille. Les prisonniers formaient le carré, les Allemands étaient au port d'armes.

Longtemps, sur le plateau, nos yeux suivirent le fourgon qui conduisait ce corps sans cercueil, enseveli dans sa capote, là-bas, au champ des morts. Et chacun rentra sous la tente, le visage sombre, le cœur serré. L'hiver, au camp, pour moi c'était la mort, l'abandon sur la terre étrangère. Et, une fois de plus, je fis à Dieu le sacrifice de ma vie. Puisqu'il fallait à la France coupable une expiation, la pensée d'être utile par ma mort me réconfortait.

Notre état déplorable inspira-t-il de la compassion ou des remords à nos geôliers? les gémissements des malades furent-ils enfin pris en considération ? De fait, après trois semaines de pourparlers, de réclamations et de plaintes, on accorda, le soir, un peu de soupe chaude aux hommes de soixante ans, mais à l'exclusion de toute autre ration.

On n'imagine pas ce que coûte, en Allemagne, de démarches, de négociations sans

nombre, très souvent sans succès, la moindre dérogation aux règlements, la plus petite faveur, l'autorisation la mieux justifiée. Les difficultés sont telles, qu'on se décourage, on abandonne la partie, on se résigne à mourir.

Un exemple entre mille.

Un de nos compagnons de captivité est emmené avec son petit-fils — treize ans et demi. L'enfant tombe malade en cours de route ; il est enlevé au grand-père, malgré ses supplications. L'enfant guérit à l'hôpital; on l'expédie seul dans un camp inconnu. Impossible au grand-père de retrouver la trace de son enfant ; il n'a le droit d'écrire à personne. Heureusement, l'enfant a une tante de nationalité allemande; par l'intermédiaire d'un sous-officier complaisant — ils sont rares en Allemagne, encore celui-ci est-il catholique, — la tante découvre enfin le camp du pauvre petit; elle s'adresse au ministère de la guerre, mais elle n'obtient le renvoi de l'enfant ni à son grand-père ni à sa famille allemande. Dans l'intervalle, le grand-père rentre à Paris, bénéficiant de ses soixante ans, et le pauvre petit n'est libéré que plus tard ; on l'expédie à Marseille.

Cependant, la saison devenait plus froide; l'hiver, dans ces contrées lointaines, devait être très dur; et je manquais des vêtements essentiels. On venait bien d'installer une cantine, mais tout y était hors de prix, et j'avais si peu d'argent! On parlait aussi, pour l'hiver, de baraquements chauffés; mais leur construction commençait à peine; je ne les verrais pas terminés.

Déjà mes forces s'épuisaient sensiblement; des crachements de sang se produisaient par intervalles. Que faire? Comment espérer quelque chose de la France? qui aurait pu découvrir ma lointaine prison? — car nous n'avions pu écrire encore. On me croyait mort sans doute; le bruit même en avait couru en France; et, de fait, sous ce régime barbare, c'était la mort à bref délai.

Je résolus de m'adresser au Général gouverneur de Cassel; sa haute situation lui assurait sans doute un crédit considérable. Je lui demanderais justice; au risque de l'importuner, j'insisterais, j'insisterais encore.

Depuis quelques jours, le Général venait plusieurs fois la semaine. Un matin, je l'at-

tendis, à l'entrée du camp ; il arrivait seul, avec son grand dogue d'Ulm.

— Mon Général, j'ai l'honneur de vous adresser une requête. Je souffre beaucoup, dans ce camp. Ma santé s'altère tous les jours. Ce n'est pas ainsi qu'un prêtre doit être traité... Les lois de la guerre ne sont pas observées... Je demande justice... Je veux être entendu et jugé !...

— Vous êtes suspect ! me répond-il, de ce ton dur et méchant que seul sait prendre l'officier allemand ; et il tourne le dos.

Trois fois, je l'attends au passage ; trois fois même réponse, même dureté :

— Vous êtes suspect !

Dans l'intervalle, je subis interrogatoire sur interrogatoire ; successivement, plusieurs officiers reçoivent ma déposition. Puis, c'est une pièce d'identité qu'il me faut produire. J'écris à mon évêque, car tous mes papiers ont été brûlés.

Dans l'intervalle encore, le Général fait l'inspection de la tente ; au passage, il me désigne du doigt à l'officier qui le suit — un commandant qui semble m'avoir voué une haine acharnée :

— *Pfarrer* (curé) ! dit-il, en ricanant.

— Non, c'est un chantre ! répond l'officier.

— Si, si, *Pfarrer*, *Pfarrer*, dis-je à mon tour, et assez haut pour être entendu du Général.

Le lendemain, j'avais l'explication de cette attitude brutale du Général ; c'était un luthérien sectaire et militant. Lui-même apportait et remettait aux chefs de section des tracts protestants en langue française. Il en vint même, la veille de Noël, à réunir, sur la place du camp, tous les prisonniers, leur fit un discours religieux, suivi d'une abondante distribution de brochures luthériennes. — Le moment était mal choisi, et nos petits soldats fort peu disposés à l'entendre de cette oreille.

Les Allemands sont coutumiers de ce prosélytisme maladroit et brutal. Leur propagande religieuse part de ce principe faux et orgueilleux, que l'Allemagne doit gouverner le monde ; que, pour avoir la maîtrise et faire l'unité de l'Europe, elle doit substituer son protestantisme césarien à l'Église catholique. Le Kulturkampf n'est pas autre chose que le développement de cette idée. Sans doute, le Centre Allemand a vaincu, et Bis-

marck est allé à Canossa ; mais, au début de l'horrible guerre déchaînée aujourd'hui, l'Allemagne croyait tenir sa vengeance ; la victoire qu'elle escomptait déjà, rapide et complète, c'était la ruine irrémédiable de la France ; par voie de conséquence, l'abaissement de la Papauté, dont la France catholique est le plus ferme appui ; enfin la réduction du Centre au Reichstag, l'hégémonie de l'Allemagne protestante.

L'attitude du Général à mon égard, le refus continuel d'organiser les secours religieux, les vexations sans nombre et les obsédantes poursuites dont j'étais l'objet, la haine et la fureur déchaînées, chez les civils comme chez les soldats allemands, contre ma soutane, tout cela était trop significatif. — Si le Général me traita de suspect, si lui et ses acolytes contestèrent mon caractère de prêtre et ne voulurent voir en moi qu'un partisan, *un chef de francs-tireurs*, c'est qu'ils poursuivaient tous la même idée.

Les attentats, en Allemagne, contre les prêtres français, sont innombrables. En voici deux exemples dont je puis garantir l'authenticité absolue.

Un prêtre du Soissonnais est traîné en captivité, dans un wagon à bestiaux, en compagnie d'un autre prêtre qui m'a certifié le fait. La fatigue, les souffrances lui ont affaibli le cerveau ; il devient le jouet des soldats ; on l'attache à un anneau ; on le frappe à coups de crosse ; il s'affaisse, la tête en sang ; on arrive à destination, il est jeté brutalement sur le quai ; il était mort.

Un autre prêtre, de la Picardie, a vu sa soutane arrachée, sur la place publique. Promené, à demi nu, dans les rues de sa paroisse, attaché à un arbre, frappé, la bouche bourrée de terre et d'herbe, puis traîné en captivité, il nous est arrivé dans l'état le plus lamentable d'épuisement. Je tiens de lui-même les détails de son martyre.

Voici, maintenant, une déclaration de la plus haute gravité, et qui donne, de la conduite des armées allemandes vis-à-vis du clergé et des églises de France, la raison officielle, le principe indéniable et nettement établi.

Vers la fin de 1914, à Berlin, dans une Conférence qui réunissait des personnages de marque, de hauts fonctionnaires, un Conseil-

ler d'État ne se fit pas scrupule de déclarer formellement — comme si l'Allemagne tenait déjà la victoire — que « l'on saurait bien détruire, en France, LE VIRUS CATHOLIQUE... »

Le mot est authentique ; et, s'il a été prononcé, c'est avec préméditation, par ordre ; et — n'en déplaise aux francs-maçons et aux libres-penseurs de France — il imprime son véritable caractère à la campagne de guerre religieuse poursuivie par les Allemands.

Je dois ajouter, pour être juste, et à la gloire du catholicisme, que tout autre était la mentalité du peu de catholiques allemands que j'ai rencontrés — prêtres, civils, officiers, simples soldats. Un geste, une parole, et on les reconnaissait entre mille. D'aucuns saisissaient même les occasions de rendre quelques services. Si je voyais, par hasard, un soldat me faire l'aumône d'un sourire de sympathie, je tombais toujours à coup sûr :

— Catholique? — Ya !

D'autres me montraient furtivement leur chapelet. Mais il n'eût pas fait bon d'être surpris ; le soldat allemand est toujours sous le coup d'une crainte terrible. Car, en Allemagne, les égards pour un prisonnier fran-

çais sont inadmissibles, impardonnables. C'est d'ailleurs bien malgré lui que le gouvernement allemand subit le catholicisme. Le clergé est extrêmement surveillé, obligé à la plus grande circonspection ; car la législation est draconienne, et le gouvernement accepte difficilement, et bien malgré lui, l'influence du *Centre* au Reichstag.

Encore, devons-nous observer que le *Centre catholique*, depuis la disparition de Windthorst, a singulièrement modifié sa politique. Il n'est plus, avant tout et coûte que coûte, le défenseur des intérêts catholiques. Le Kaiser en a eu raison ; et le Centre n'est désormais, entre ses mains, que le vulgaire instrument de sa politique protestante et antifrançaise. Les principes catholiques, qui constituaient la base inébranlable de son activité politique et sociale, s'effacent de plus en plus devant la préoccupation de nationalité. C'est au point qu'on a pu qualifier le Centre de *Parti allemand interconfessionnel.*

Catholicisme, Protestantisme, Islamisme, Judaïsme, le Kaiser exploite tout, couvre tout de son pavillon d'imposteur et de forban. Il a sa divinité à lui, le *vieux Dieu* allemand, ravalé

au rang d'un grossier moyen de domination politique, au lieu d'être, par essence, une force précieuse pour le progrès moral de l'humanité.

Plus que tout autre, le chef du Centre catholique — M. Erzberger — a sa lourde part de responsabilité, dans cet asservissement de l'influence catholique allemande au militarisme prussien.

C'est ce que démontre péremptoirement le chef du parti catholique luxembourgeois — M. Prüm — dans sa remarquable brochure : *La conversion d'un catholique germanophile* (1). Son réquisitoire est décisif. Il oppose le Centre, tel qu'il était, au Centre tel qu'il est ; il précise les causes profondes de sa déchéance ; il en dénonce les auteurs. Il prouve que l'idée catholique vraie ne doit pas être responsable de l'attitude fausse, perfide, coupable, prise, par les catholiques allemands, dans les plus graves questions internationales (2).

Mais revenons aux tristes réalités et à la

(1) *Bibliothèque documentaire*. Paris.

(2) A titre de représailles, et par ordre de Guillaume, M. Prüm vient d'être jeté en prison.

misère du camp. Les lettres commençaient à partir ; je pouvais écrire à Paris. C'était l'espérance, peut-être le salut, si les envois d'argent et de vêtements devenaient possibles.

La pluie tombait sans discontinuer ; deux fois prisonnier sous la tente, blotti dans ma paille, me protégeant, de mes deux couvertures, contre la grande humidité, je passais de longues heures en causeries, en méditations, à égrener mon chapelet. La gamelle de midi expédiée, et sous l'influence d'une digestion dure et pénible, je m'assoupissais quelques instants — presque mon seul sommeil de vingt-quatre heures.

Je n'avais pas revu le Général, depuis quelque temps. Lui, sans doute, ne prenait cure de ma requête ; il me traitait toujours en suspect. N'importe, j'essayerais encore ; je voulais en avoir le cœur net !

Un matin, le mercredi 21 octobre, je descends vers la grille d'accès au camp ; le Général sortait de son automobile. Je m'avance vers lui.

— Mon Général, j'ai l'honneur de vous demander quelle suite vous voulez bien don-

ner à ma requête : je suis épuisé, ma situation est grave !

— Pas encore ! pas encore ! répond-il d'une voix peut-être un peu moins dure.

Et il ajoute, comme pour se justifier :

— Ça dure, ça dure !

— Merci, mon Général !

Et son dernier mot jette, dans mon âme, une lueur d'espoir. Aurait-il pris en considération mes démarches, mon insistance ? Se serait-il intéressé à mon sort ? Serait-il enfin devenu accessible à un sentiment humain ? L'iniquité du traitement que je subis est si criante ! Assurément, ses confidences ne sont pas pour moi ; mais quelque chose est changé ; je l'ai senti à son timbre de voix, à son attitude, bien que le sens de ses paroles soit énigmatique.

L'officier allemand ne se livre jamais ; les accès de franchise lui sont inconnus ; ne lui demandez aucune explication : il ne sait pas ! Chez lui, tout est mystère, et mystère profond — j'allais dire *mensonge*.

— « Vous dites votre pensée, vous autres Français, vous ne mentez pas, vous êtes francs ! » s'étonnait un jour une institutrice

allemande, de bonne éducation, chargée dans un château, de la direction de plusieur enfants.

En Allemagne, le mensonge semble passé à l'état d'institution, non seulement dans la vie privée, les affaires, mais plus encore dans la vie publique, les affaires d'État, le gouvernement des peuples. Bismarck a consacré — dans la fameuse dépêche d'Ems — cette politique du mensonge, principe premier et cause incontestable de la guerre effroyable déchaînée sur toute l'Europe.

Le mercredi suivant, 28 octobre, je remontais vers ma tente ; le Général, entouré d'officiers, était sur le plateau. A ma grande surprise, il s'avance vers moi :

— On va vous *améliorer* ; vous allez être envoyé dans un autre camp !

— Merci, mon Général !

Et je me retire, partagé entre l'espérance et l'inquiétude — car le Général a parlé d'un *autre camp*, et toutes les suppositions sont possibles pour qui a pratiqué l'Allemand.

Deux jours après — le vendredi 30 — il était nuit depuis longtemps. Enfoncé dans ma paille, j'appelais vainement le sommeil.

Tout à coup, mon nom retentit sous la tente :

— Vite, prenez votre fourniment, et à l'appel sur le plateau !

C'est le départ ; qui sait ? peut-être la liberté ! Les camarades se précipitent ; tous veulent me serrer la main ; un grand nombre me glissent des lettres pour la France. Je trouve, au milieu du camp, un groupe de quarante prisonniers ; parmi eux, les deux prêtres dont j'ai parlé plus haut ; avec eux je partagerai les longs mois de la captivité. Tous trois nous nous aiderons à la patience, à la prière, à l'espoir.

On le croira facilement, mes adieux à Niederzwerein furent sans regret, et, lorsqu'après avoir traversé la grande ville, nous fûmes entassés dans un wagon de quatrième classe, notre cœur était tout au soulagement et à l'espérance.

Le lendemain, veille de la Toussaint, du train qui nous emporte vers une destination inconnue, nous apercevons, sur la gauche, au soleil levant, une petite ville gracieuse, aux maisons coquettes, presque toutes encadrées de verdure et de bosquets. Nous avons

reconnu Eisnach, avec son château féodal, dont les fières tourelles dominent la ville, là-bas, sur la montagne.

La *Wartbourg* réveille, dans mon âme, les souvenirs les plus touchants : Ici, a vécu Élisabeth de Hongrie; ici, pleurant le prince Louis son époux, tué aux Croisades, la Sainte de Thuringe a souffert; ici, elle a été dépouillée, chassée par les princes allemands ses beaux-frères; repoussée de ceux qu'elle avait secourus, renversée dans un ruisseau par une mendiante qu'elle avait nourrie; obligée, avec ses enfants — le dernier à la mamelle — de passer les nuits dans une grange, sur la paille. Plus loin, derrière la montagne, se réfugiant, la nuit de son départ, dans un monastère fondé par sa piété, elle a fait chanter aux moines le *Te Deum*, pour rendre grâces à Dieu des tribulations qu'il lui envoyait.

En cet instant béni que je passe au pays de « notre chère sainte », comme l'appelle Montalembert, le tableau de ses grandes souffrances et de ses hautes vertus m'apparaît touchant et plein d'encouragement. Mon cœur est tout réconforté, mon âme s'embaume du parfum de cette vie admirable.

Nous traversons la Thuringe, pour entrer, à Meiningen, dans les forêts de la Saxe — une succession ininterrompue de vallées étroites et de montagnes couvertes de sapins. Aspect sévère, paysage sombre, qui imprime son cachet d'austérité jusque sur la physionomie des paysans.

A Cobourg, vers midi, nous achevons les maigres provisions dont, la veille, on nous a gratifiés au départ : 400 grammes environ de pain noir, 200 grammes d'un saucisson détestable — tout le viatique pour vingt-quatre heures de voyage.

Le train contourne la ville, et va nous déposer au village voisin. Là, nous nous formons en colonne, et en route pour notre destination inconnue!

Nous traversons, en une longue et lamentable odyssée, plusieurs grands villages. La population, en masse — des nuées d'enfants surtout, — se précipite à nos trousses. Sur tout notre parcours, la jeunesse des écoles s'attache aux flancs de notre colonne de misère. C'est une explosion de haine poussée à l'exaspération.

Mes deux compagnons d'infortune et moi

fermons la marche du convoi. C'est contre nous surtout, prêtres catholiques, que cette bande déchaînée fait rage. L'apparition de nos soutanes provoque des injures, des violences de langage, des grossièretés sans nom, une mimique effrénée. De l'enfance à l'âge mûr, ici comme partout, on nous sature des insultes les plus outrageantes :

— Francs-tireurs !... Assassins !... Chefs d'assassins !...

Et tout le répertoire intraduisible des disciples de Luther !

A grand'peine, les sentinelles s'efforcent d'arrêter le flot, toujours prêt à forcer leur ligne pour nous assaillir. Nous ne devrons qu'à la force de la discipline et à la protection des baïonnettes, de n'être pas lapidés ou écharpés.

Il est une heure ; la chaleur est accablante ; et il nous faut, d'un pas rapide, à peine coupé de quelques haltes, marcher plus de douze kilomètres, à mi-côte — toujours monter et descendre.

Les soldats nous entraînent avec une telle hâte, que nous ruisselons de sueur et tombons d'épuisement.

Nous contournons ainsi, dans une étroite vallée, aux méandres pittoresques, plusieurs sommets couverts de sapins. C'est partout une succession, un enchevêtrement de vallons resserrés, de gorges rocheuses ; toute une ramification de montagnes, couronnées de hautes et sombres forêts.

Au fond de la vallée, à nos pieds, des champs bien cultivés, des pâturages verdoyants. Partout, sortant du rocher, des sources, des ruisseaux limpides, que bientôt l'hiver va transformer en torrents.

Enfin, au détour d'un rocher, se dresse, devant nous, sur un mamelon, au milieu d'un village, une assez vaste construction sans caractère, sans architecture : c'est le *château de Hassenberg* — notre nouvelle prison !

V

LE CHATEAU DE HASSENBERG

Construit sur les ruines d'une forteresse du XIVe siècle, le château de Hassenberg commande une vallée étroite, marécageuse. De son antique splendeur il n'a conservé que des sous-sol en ogive et quelques pans de murailles — misérable masure, transformée d'abord en usine, devenue, depuis plusieurs années, prison de droit commun.

Aux fenêtres se pressent de nombreuses têtes ; ce sont les prisonniers civils qui nous ont précédés, et avec qui nous aurons à vivre et à lier connaissance. Alignés dans la cour, nous attendons le bon vouloir du *Feldwebel* qui doit procéder à notre installation. Les formalités ne sont pas longues : l'appel, puis la distribution du logement.

Nous trouvons, déjà installés, dans trois

vastes salles, cent cinquante prisonniers civils belges — le village de Musson presque tout entier. Impossible de retracer le tableau des souffrances horribles qui ont précédé leur internement : marches forcées pendant de longues journées, privation de nourriture; mauvais traitements.

Aussi, leur aspect fait-il peine à voir; ils se remettront difficilement. Si encore la cantine pouvait leur être de quelque secours ! Mais, pour comble, ils ont été complètement dépouillés. Sans contrôle, sans recours, sans vergogne, un officier leur a brutalement enjoint de vider, là, dans un seau, le contenu de leurs porte-monnaie — au total, plus de cinq mille francs, qu'il a fait disparaître sans espoir de retour !

A côté d'eux, nous occupons une chambre — tout juste la place de nos quarante paillasses serrées l'une contre l'autre. Ici, du moins, si le lit est dur — car la paille nous est parcimonieusement mesurée, — un parquet et d'épaisses murailles nous tiennent à abri des intempéries.

Mes deux confrères et moi, nous nous organisons dans un des angles de la salle ; c'est

là que, pendant trois semaines, nous vivrons dans une sorte de réclusion, le matin roulant nos paillasses, pour les transformer en sièges et en tables. A dix heures et à quatre heures, la demi-heure de promenade officielle, trois par trois, sur une piste et sous la direction d'un simple soldat.

Je retrouve, à Hassenberg, l'*ordinaire* de Cassel ; il est identique d'ailleurs dans tous les camps — une nourriture tellement insuffisante, que le reste de mes faibles ressources passera tout entier à me procurer la ration du soldat allemand : cent-cinquante grammes de viande ajoutés aux maigres légumes et aux quatre cents grammes de pain noir du jour. Les jeunes prisonniers qui m'entourent sont tellement affamés, que, pendant les corvées qu'on leur impose, ils s'ingénient à dérober et en viennent à dévorer, tout crus, navets, carottes, rutabagas, pommes de terre, épluchures de toutes sortes jetées aux ordures. Leur dépression morale fait peine à voir ; plusieurs sont anémiés au dernier point, hors d'état de produire un effort, quand une corvée plus lourde leur est imposée.

En face de moi, l'un d'eux — dix-huit ans

— taillé en colosse, mais exténué de besoin, en est venu à se repaître de pommes de terre crues ; l'estomac se refuse à un travail invraisemblable de digestion ; et le malheureux se tord dans sa paille !

Devant lui, j'échange enfin, contre un pantalon dont on m'a fait l'aumône, la misérable loque qui me couvrait à peine.

— Ah, Monsieur le Curé, si vous vouliez me donner votre vieille culotte !

Et de ce vêtement informe il tire les derniers lambeaux, raccommode son pantalon, cache sa nudité, et abrite ses jambes grelottantes !

Une seule fois, le 19 novembre, « l'ordinaire » reçut un semblant d'amélioration, en l'honneur de sainte Élisabeth, dont le culte, en Thuringe et en Saxe, est resté populaire. Ce jour-là, le café du matin fut accompagné de deux pains blancs minuscules — environ cinquante grammes ; le soir, une tasse de cacao substituée au fromage ou au hareng cru.

Dès le matin, le village avait pris un air de fête, et, le soleil s'étant mis de la partie, ce fut, dans le bourg, surtout chez les enfants et

les jeunes filles, qui circulaient en grand nombre, une joyeuse animation.

Sur le soir, dans la cour du château, la population fut admise à voir les prisonniers. Il nous fallut descendre et défiler trois par trois, pour nous offrir en spectacle. A leur tour, les bataillons scolaires de Hassenberg et des villages voisins — des enfants de six à seize ans — firent leur entrée solennelle, fifres et tambours en tête. Le Commandant descendit de son appartement, les passa en revue, les félicitant de leur bonne tenue ; eux, face aux prisonniers, pénétrés de l'importance de leur rôle, étaient fiers de l'honneur qui leur était fait. Un « Garde à vous ! », un commandement, et, pivotant sur eux-mêmes, ils repartirent du pied droit, avec un ensemble parfait, au son de l'*Hymne national.*

Et je rentrai tout pensif dans ma prison. J'avais vu un des côtés les plus curieux de cette éducation allemande, incontestablement si forte, si disciplinée, si militaire, et, partant, si différente de notre éducation nationale.

Du berceau à la tombe, l'Allemand est militarisé ; le casque à pointe domine partout. La guerre, chez les Teutons, n'est pas une

affaire de justice, d'honneur ; c'est avant tou — *Per fas et nefas* — une entreprise commerciale, la première de toutes les entreprises commerciales ; les soldats en sont les ouvriers et les agents innombrables.

On a beaucoup discuté sur les défauts, les qualités, du soldat allemand. Toute comparaison serait odieuse ; mais il est certain que nous aurions plus d'une leçon à prendre de ce côté du Rhin — *Fas est ab hoste doceri.*

Nous étions arrivés à Hassenberg le samedi 31 octobre. Quel triste réveil, le jour de la Toussaint, loin du pays, privés de tout secours religieux ! Je me rappelle la paroisse absente, l'église ruinée, les cloches muettes, les vivants laissés là-bas en détresse, les morts sur la tombe desquels je ne prierai pas demain. Cette pensée m'étreint, et mes yeux se mouillent de larmes.

Pourtant il faut organiser quelque chose ! Avec mes deux compagnons d'infortune j'entonne l'*Ave maris Stella* ; et tous les prisonniers d'accourir, de chanter, de pleurer : émotion féconde, larmes salutaires, qui réveillent intense et rafraîchissante la pensée chrétienne.

Mais j'ai fait de la sédition ; un soldat accourt, m'impose silence, me menace de la cellule à la première récidive.

Le soir, une consolation nous était ménagée. Un prêtre catholique, dont la juridiction s'étendait sur tout le district — Mgr Lammeyer, — vient nous visiter. C'est un savant, un homme de cœur, un ami de la France — il y en a partout.

A la vue de notre grabat, de nos souffrances, de notre dénuement, il pleure avec nous. Il viendra souvent, dit-il ; il nous aidera, il organisera une chapelle ! — Dès le lendemain nous recevons les objets de première nécessité, linge, vêtements ; il y joint quelques livres, et, pour moi, un binocle.

Désormais, nos journées ne seront plus si longues ; je ne saurais craindre le désœuvrement. Et puis, dans quelles conditions plus avantageuses peut-on lire la *Bible*, l'*Imitation*, les écrits des Pères ?

Je le déclare bien haut et à ma confusion, c'est la captivité qui m'a fait goûter vraiment la Bible, qui m'en a révélé le sens admirable et l'austère beauté.

Il a fallu la prison, pour me nourrir vrai-

ment de cette doctrine de l'*Imitation*, si bien adaptée à mon état, à mes besoins. — Au milieu du bruit d'une chambrée tapageuse, j'arrivais à l'isolement, comme dans une solitude ! Non, jamais retraite ne m'a trouvé aussi calme, aussi retiré, aussi soutenu. C'est maintenant que je comprends la « consolation de l'Écriture » et cette sorte de sacrement qu'elle est pour l'âme sacerdotale.

Mgr Lammeyer revint nous voir deux fois, nous approvisionnant de linge, renouvelant nos vêtements usés, n'oubliant aucun de ces menus objets, si nécessaires à l'entretien et à l'hygiène, ajoutant même un peu d'argent. Sa dernière visite fut particulièrement touchante. Par les soldats, le bruit s'était répandu qu'il s'intéressait à des prêtres français; la population des environs lui en tint rigueur; même, le *Journal de Cobourg* ne se fit pas faute de l'attaquer.

— Je viendrai quand même ! nous dit-il.

Et il écrivit d'abord à son évêque, puis à l'archevêque de Cologne, pour aider à notre délivrance. Nous ne devions pas le revoir; nous quittions Hassenberg quelques jours après cette dernière visite ; lui-même d'ail-

leurs fut bientôt transféré dans la province de Hesse.

Vers la fin de notre séjour au château de Hassenberg, l'hiver fit son apparition, et, avec lui, la neige, si abondante toujours dans les montagnes de la Saxe. Mais nous étions abrités par d'épaisses murailles et couchés sur la planche. Notre souffrance était surtout dans le traitement qu'il nous fallait subir, assimilés aux prisonniers de droit commun, entassés dans des salles où les règles de l'hygiène la plus élémentaire ne pouvaient être observées, en proie à la vermine dont la contagion était fatale.

D'autre part, les exigences de la discipline militaire étaient intolérables. Il nous fallait, sous peine de punition, saluer, chapeau bas, toute sentinelle et tout soldat devant lequel nous passions. Or, à tout moment, nous croisions les sentinelles : à la porte des chambres, dans l'escalier, à l'entrée de la cour, à la cantine, au bureau, etc.

Pour se soustraire à cette mesure vexatoire,

M. l'abbé D***, mon compagnon d'infortune, se résolut à mettre en poche sa calotte, au passage de la sentinelle. Il fut arrêté brutalement :

— Mettez votre coiffure et saluez !

Et il dut s'exécuter sans mot dire.

Des hommes d'âge ont été, sous mes yeux, violemment giflés pour n'avoir pas ôté leur casquette, par oubli. Ils rentraient dans la salle, les poings serrés, et pleurant de rage. Ah ! les Allemands ne savent pas quelle réserve de haine trop justifiée ils accumulent dans le cœur des Français !

Un simple détail, pour montrer à quel point de pharisaïsme est poussé, chez eux, l'esprit de discipline et d'obéissance. Un soldat allemand voudrait offrir un cigare à un prisonnier ; mais la discipline le lui défend ; il jette le cigare à terre :

— Il m'est défendu de vous le donner, mais... vous pouvez le prendre !

A Hassenberg, comme d'ailleurs à Niederzwerein et, plus tard, à Celle, il n'était pas rare de rencontrer des sentinelles catholiques. Je les reconnaissais facilement à leur physionomie ouverte, à leur regard sympa-

thique; s'ils n'avaient pas à craindre l'œil inquisiteur d'un sous-officier, ils me disaient à demi-voix : « Moi, catholique ! » me montraient une croix, une médaille, leur chapelet; me marquaient, les yeux humides, le nombre, la taille de leurs enfants — toujours avec ce regard droit et ce sourire franc auquel se reconnaissent les enfants de notre foi catholique.

Vers la fin de mon séjour à Niederzwerein, j'avais enfin pu écrire en France ; mais les lettres partaient difficilement; l'interprète, chargé de leur contrôle, les gardait parfois quinze jours sur sa table. De la France, aucune nouvelle.

De Hassenberg, il fut plus facile d'écrire. La *Commandantur* avait pour nous un peu plus de complaisance. Malgré tout, les communications étaient d'une lenteur désespérante; nous allions partir pour une nouvelle destination, lorsque nous arrivèrent, de France, les premières lettres, datées du 27 octobre. Elles avaient mis près d'un mois à me parvenir; les envois, si impatiemment attendus, qu'elles annonçaient, devaient tarder un mois encore.

Il faut avoir connu l'exil, la privation, la misère, pour comprendre la joie que m'apportèrent les premières lettres — c'était la visite du bon ange! Enfin, on me savait encore de ce monde, moi que l'on avait cru enseveli sous l'écroulement du presbytère; on priait pour moi sans relâche. Et cet appui surnaturel, je croyais le sentir, le toucher du doigt; car, manifestement, la Providence veilla sur moi; Dieu me donna, physiquement, une force de résistance, et, moralement, une résignation, un calme dont je m'étonne encore aujourd'hui.

La *Bonne Mère*, surtout, fut mon recours; je comptais sur son intervention positive, et j'attendais, avec impatience, le 21 novembre, *fête de la Présentation*, persuadé qu'il m'arriverait ce jour-là quelque chose d'heureux.

Et voici qu'à cette date exactement, après une nuit de neige et par une température glaciale, avant l'aube, mes deux compagnons et moi, nous franchissions la grille du château. Nous allions être traités avec plus d'égards; nous en avions fini avec cette vie du camp qui avait failli nous être fatale.

Cette fois, le secret avait transpiré; nous

connaissions notre destination : le *château de Celle*, dans la province de Hanovre. Nous voyagions d'ailleurs dans de meilleures conditions, et traités avec plus d'égards, sous la conduite de deux sous-officiers.

Une dernière fois, traversant les montagnes de la Saxe, couvertes de neige, nous mettons notre voyage sous la protection de sainte Élisabeth.

A Eisnach, vers midi, nous trouvons, à l'ambulance de la gare, des sandwichs, des œufs, du café. Notre sainte nous protège visiblement !

Au soleil couchant, à Bébra, changement de train et dîner : un énorme plat de lentilles et de viande hachée. Pendant que le train file à toute vitesse, vers onze heures, sur le plateau, à notre gauche, nous reconnaissons les lumières de Niederzwerein. Ce n'est pas sans émotion que je salue ce champ de misère où vont souffrir, longtemps encore, mes malheureux paroissiens.

Nous sommes à Gottingen, pour le lever du soleil. Là encore, nous sommes reçus à l'ambulance, et l'infirmier, — un gros Allemand, tailleur de son métier et musicien à l'occa-

sion, — nous fait les honneurs d'un confortable déjeuner : tartines, pains fourrés, café au lait.

De Gottingen à Holzminden, l'étape est longue, le train file à toute vitesse. Dans cette dernière ville, très peu d'arrêt : le temps de nous restaurer; et nous entreprenons notre dernière étape : deux heures de chemin de fer.

Enfin, laissant la grande ville de Hanovre sur notre droite, nous faisons notre entrée dans la gare de Celle, encombrée de centaines d'émigrés allemands qui fuient l'invasion russe, dans l'Allemagne Orientale.

On regarde à peine nos soutanes ; l'intérêt n'est plus là; les femmes et les enfants, en grand nombre, sont sous le coup de la terreur ; les officiers et les soldats, eux-mêmes, ont de plus graves préoccupations.

De la guerre, nous ignorons tout ; mais le tableau de misère que nous avons sous les yeux, s'il nous émeut de compassion, est une preuve du progrès, de la marche en avant de nos alliés, et, pour nous, un gage d'espérance et de victoire !

VI

LE CHATEAU DE CELLE

Le château de Celle dresse sa masse imposante au milieu de la ville qui l'enlace de ses promenades et de ses boulevards. C'est une vaste construction carrée, flanquée, aux angles, de hautes tours octogones, dans ce style un peu lourd adopté, en Allemagne, au XVIIe siècle.

Dans l'angle de la façade orientale, une chapelle du XIIIe siècle, remarquable par son ogive délicate. L'intérieur de cette chapelle conserve, intactes, du XVIe siècle, de précieuses peintures murales. On y admire, avec la richesse du coloris qui caractérise l'École flamande, la grâce naïve des personnages, l'expression vivante des attitudes, la finesse et l'originalité des scènes. Autour de la chapelle, une tribune voilée de vitraux sur

lesquels on lit, gravés par leurs diamants, les noms des personnages illustres emprisonnés dans cette demeure royale. — Au demeurant, c'est toujours une prison d'État. Le théâtre est en ruine. A côté, quelques appartements, réservés au service de l'Empereur.

Au rez-de-chaussée, les communs, les bureaux, les cantines, les corps de garde. Aux trois étages supérieurs, de vastes appartements, desservis par d'immenses corridors. Une cour intérieure glaciale; les rayons de soleil y pénètrent difficilement. A l'extérieur, un parc étroit, des grilles, des sentinelles en grand nombre; une large allée circulaire réservée aux prisonniers. Enfin, formant clôture et isolant le château, une petite rivière en bordure des boulevards. En face, les quartiers aristocratiques, les monuments : église, palais de justice, gymnase, musée — construction assez originale du XIVe siècle.

Notre entrée au château n'a rien de sensationnel. Le couvre-feu est sonné ; les prisonsonniers, dont nous allons grossir le nombre, sont au lit. Les formalités remplies — et elles sont toujours assez longues, — mes

deux compagnons et moi, sommes installés dans une vaste chambre, au poêle monumental, au plafond orné de lourdes frises, surchargé de caissons et de motifs d'un goût douteux et d'une allure bien allemande. Dans cette salle, seize lits accouplés — l'un portant l'autre; huit sont déjà occupés par des prêtres belges.

Notre entrée est saluée d'acclamations : « Vive la France !... Vive la Belgique ! » — Tout le monde se lève; on cause de la guerre, du camp ; ce sont des questions sans nombre, des détails stupéfiants. Il est temps de prendre un peu de repos.

A Celle, du moins, je retrouverai quelque sommeil; le lit, sans être confortable, est suffisant : une paillasse sur un treillis à ressorts ; un oreiller de paille, un drap, deux couvertures.

La Sainte Vierge me ménageait une grande joie. Dès le lendemain — 22 novembre, fête de sainte Cécile, — je pourrais dire la messe ; la messe de sainte Cécile ! la vierge gracieuse et admirable du *Transtevere*, une des figures les plus touchantes, les plus suaves de la primitive Église. A Rome, j'avais eu le bonheur

de dire la messe dans la chambre de la sainte, respirant là, en quelque sorte, le parfum de ses hautes vertus; et voici que mon entrée dans la nouvelle prison se faisait sous ses auspices, ma première messe était en son honneur : quel heureux présage !

Mais aussi, quelle émotion réconfortante, quelles actions de grâces, en montant à l'autel! Pendant deux mois, exactement, j'avais été privé de ce bonheur.

Grâce à la bienveillance du Commandant, fort brave homme que je vous présenterai tout à l'heure, un prêtre allemand, chargé des douze cents catholiques de la ville, avait bien voulu aider à l'aménagement d'une chapelle, dans les combles du château, la chapelle proprement dite appartenant au culte protestant. — C'est là que, de passage aux grandes manœuvres, Guillaume l'hypocrite vient prier le Dieu des Armées, tout en veillant à garder sèche la poudre et en aiguisant son épée.

Peu à peu, nous organisons un service religieux régulier. Là-haut, dans notre donjon, c'est, en plein pays protestant, la paroisse reconstituée, avec ses offices chantés, ses can-

tiques, ses fidèles : officiers et civils, français et russes, ingénieurs, industriels, étudiants.

Qu'elle est réconfortante, cette prière en commun ! et comme souvent, levant les yeux vers les horizons lointains, du côté de la France, et tendant les mains, à travers les espaces, à ceux que nous avons laissés là-bas, nous nous sentons en communion avec eux !

Soutenus par un sentiment de confiance invincible, nous éprouvons une joie mélancolique, en songeant que l'épreuve grandit les âmes, que la souffrance, avec la grâce de Dieu, est féconde en mérites et en bénédictions.

Au château, nous sommes au régime des officiers. La vie est enfin supportable ; nous pourrons attendre le retour sans trop souffrir. La plus grande privation est l'insuffisance de la nourriture.

Au déjeuner du matin, la tasse réglementaire de café noir, sans sucre, avec deux pains blancs minuscules — cinquante grammes au total.

A midi, le plat du jour : environ cent-cinquante grammes de viande — jambon ou

lard fumé ; boulettes ou saucisses ; très rarement, du veau ou du bœuf. Cette viande toujours flanquée de pommes de terre — le pain des Allemands — et de légumes variés : choux de toute espèce ; cosses de haricots verts, sèches, revenues dans l'eau bouillante ; riz, nouilles, macaroni. Jamais de pain ni de boisson, pas même d'eau.

Le soir, la tasse de thé, quelquefois de cacao, accompagnée de la *tartine* — entre deux tranches très minces de pain gris, un peu de graisse, de fromage ou de saucisson. Au total, moins de quatre cents grammes de pain par jour. Mais, compensation appréciable, une salle à manger monumentale, des plafonds à rinceaux, à médaillons ; d'énormes poêles en faïence qui ne savent pas chauffer ; un piano, pour charmer les loisirs de la captivité.

Le sous-officier préposé au service de la table — un espion parfait — est ce qu'on peut appeler un Allemand de Paris ; nous l'avons surnommé le *Valois*, du nom de la rue où, avant la guerre, il exerçait le métier de tailleur.

Dès mon arrivée à Paris, curieux de véri-

fier ce détail, j'ai trouvé en effet, au 20 de la rue de Valois, le petit magasin, à symbolique façade bleu de Prusse, de l'espion.

A son modeste commerce, celui-ci joignait la réparation et le nettoyage des vêtements, dans certains hôtels, fréquentés par les étrangers — une manière bien allemande de travailler discrètement au profit du Roi de Prusse.

La mise sous séquestre de son établissement a poussé sa fureur à l'exaspération ; il s'en prend aux Anglais, aux Russes, à notre soutane, surtout à nos ordonnances, de braves petits soldats belges, pauvres souffre-douleur qu'il gratifie de gifles et de coups de pied. Mais, comme répondit le *Feldwebel* à une plainte portée contre ces brutalités :

— Le soldat allemand a toujours raison !

— Entre la parole d'un prisonnier et la parole d'un Allemand, disait d'ailleurs le Commandant, l'officier n'hésite jamais !

Théorie sinon honnête, du moins très allemande et appliquée rigoureusement.

Au-dessus du planton de la salle à manger, le *Feldwebel*, ou officier chargé du service du château, sous la haute direction du

Commandant. Le *Feldwebel* est correct, mais pointilleux, exigeant, sournois — comme tout Allemand qui se respecte; il ne semble pas attiré par la soutane, trouve facilement prétexte de me prendre à partie, et me joue plus d'un tour de sa façon. Mes lettres ne sont jamais assez lisibles; leur nombre et leur longueur l'exaspèrent. S'il ne saisit pas mes explications :

— Quand on est en Allemagne, on parle allemand ! dit-il, en frappant avec colère sur son bureau.

Le Commandant, par contre, est l'homme pacifique par excellence; président du tribunal civil de Hanovre, il tient, de sa fonction civile, le calme imperturbable, le sourire de commande, les manières polies et faciles. Nous ne le voyons jamais dans nos chambres; il fait, dans les corridors, de rares apparitions, se tenant scrupuleusement au *modus vivendi* organisé par son prédécesseur; c'est ce qu'on appelle un brave homme — et ils sont rares dans l'armée allemande.

Nous étions installés depuis quelques jours;

un soir, nous arrivent cinq prisonniers anglais. Parmi eux, un vieux major de l'armée des Indes, cueilli dans une ville d'eaux — fort brave homme avec qui j'eus, dans la suite, les relations les plus agréables ; un jeune officier irlandais, secrétaire du roi d'Albanie. Celui-ci — le Prince de Wied — à peu près chassé de son royaume, rentré en Allemagne pour prendre part à la guerre, dans l'État-Major, avait chargé son secrétaire d'accompagner les jeunes princes, ses enfants, à Berlin ; il fut payé de ses services par la captivité. Et nous avons ici un nouvel échantillon de la délicatesse et de la haute éducation allemande.

Les Anglais nous quittèrent bientôt et, après eux, les prêtres belges. Le Kaiser venait d'organiser la Belgique en province allemande ; il rendait les prêtres à leurs paroisses, faisant appel à leur influence pour pacifier le pays et asseoir l'autorité du vainqueur. — Tant il est vrai que le Kaiser allemand, tout protestant et persécuteur qu'il est, sait encore voir, dans le sacerdoce catholique, le plus ferme appui du principe d'autorité. Cet appel, en sens inverse, au patriotisme du clergé

belge, est symptomatique. La persécution déchaînée par l'État-Major allemand contre le clergé français part du même principe, pour aboutir à la destruction de ce que ce Conseiller d'État allemand a appelé si brutalement le *virus catholique*.

Nos amis les Belges à peine partis, une nuit, nous sommes éveillés par le pas lourd des soldats ; la porte s'ouvre et, à la lueur des falots, nous reconnaissons des prêtres que les gardes poussent en avant. Dans l'encadrement de la porte, par cette demi-obscurité, ils paraissent si fatigués, et leurs traits sont si tirés, qu'ils semblent des fantômes. Nous nous jetons à bas du lit ; ce sont des questions sans fin, des étonnements, des causeries prolongées, enfin la joie de se retrouver en famille.

Cependant, un lit était encore inoccupé. Malheur ! il est bientôt attribué à un petit Rabbin polonais, rebuté des autres chambrées à cause de sa malpropreté.

Traité avec toutes sortes d'égards par l'officier de service, soutenu par la synagogue, il recevait du Rabbin de Celle, et consommait dans la chambre, contrairement à la règle,

de copieux repas. Son sans-gêne, son manque complet d'éducation et de politesse, n'avaient d'égale que sa malpropreté.

Un teint huileux et morbide; un visage sans expression et sans vie; un regard vague, éteint, que ranimaient seuls les accès de colère ou l'expression du mépris; enfin, dans tout leur épanouissement, les caractères indéniables de la race. Penché des heures entières sur la même page de son Talmud, il paraissait mener une vie purement végétative. Le soir, à la prière, au chapelet, bloqué au milieu de nous, il demeurait impassible, désespérant. Lui aussi faisait sa prière, debout, le front appuyé à son lit, dodelinant de la tête et du... dos!

Tout essai de conversation avec lui était devenu inutile; il fallut même renoncer aux procédés de la plus élémentaire politesse — nous n'existions pas pour lui, bien que, de temps en temps, à voix basse, il nous gratifiât de quelque injure. Aberration complète, étrange nature, singulière humanité!

En face du Rabbin, dans la chambre voisine, un Pope russe déjà sur le retour, les cheveux et la barbe en broussailles, l'air bon enfant,

passant de longues heures à fumer, n'ouvrant jamais un livre ; ses voisins ne le voyaient guère prier ; au demeurant, un fort brave homme !

Dans la chapelle orthodoxe, voisine de la nôtre, sous sa direction, les Russes célébraient leurs offices ; le vaste corridor nous apportait leurs chants graves, recueillis — délicieuses mélopées, au caractère tout oriental. Leurs habitudes religieuses paraissent douces, simples, naïves, on dirait volontiers d'un peuple encore enfant. Eux-mêmes aimaient à entendre nos chants, et ne se faisaient pas scrupule d'assister à nos fêtes.

Cependant, les prisonniers arrivent toujours, successivement, par petits groupes ; peu à peu les chambres se remplissent ; nous sommes bientôt au complet, plus de 200 internés. Parmi nous, des personnages de marque : le gouverneur de Varsovie ; le président de la Croix-Rouge russe ; des officiers supérieurs en retraite, quelques-uns très âgés, généraux, colonels, commandants, arrêtés dans des villes d'eaux, au début de la guerre ; quelques officiers anglais et français, pris sur le champ de bataille ; des industriels, des

fabricants, des ingénieurs ; enfin tout un groupe d'étudiants anglais et russes, cueillis dans les Universités allemandes, aux derniers jours de l'année scolaire.

C'est, en pleine Allemagne, la Triple-Entente reconstituée : une courtoisie parfaite, les relations les plus cordiales; quelques bonnes amitiés qui ont pour lien, les unes, la souffrance, les épreuves ; les autres, l'étude, les sympathies intellectuelles.

Enfin, nous formons une belle communauté où domine bientôt l'élément ecclésiastique, par l'arrivée de nouveaux contingents — plus de 40 prêtres : infirmiers, pris, au mépris des lois les plus sacrées de la guerre, sur les champs de bataille, dans les voitures d'ambulance, dans les hôpitaux. On sait d'ailleurs que les Allemands enlèvent partout les blessés français, pour grossir le nombre de leurs prisonniers.

Parmi les nouveaux venus, des curés, des vicaires, des professeurs, des religieux, même des Jésuites ; le vice-recteur de la Faculté catholique de Lille — un savant doublé d'un artiste, qui va devenir d'emblée notre directeur de *maîtrise* et notre pourvoyeur de

livres. Car, au château de Celle, règne une grande activité intellectuelle.

L'immense salle à manger se transforme, pendant les longues soirées d'hiver, en salle d'étude, où chacun s'installe, s'isole ou se groupe selon son humeur. On y travaille les sciences, les mathématiques, les langues ; on y discute religion, philosophie, beaux-arts. Le piano, le violon, nous révèlent des artistes consommés, et les auditions du dimanche sont un véritable régal. Nous avons quelques belles voix : un baryton russe aux poussées formidables ; un ténor français au timbre harmonieux et puissant. Peu à peu, le répertoire se complète et fait salle comble : des fragments d'opéras, quelques vieux noëls, des morceaux religieux ou patriotiques !

A Cassel, à Hassenberg, comme dans la plupart des camps, aucune mesure n'avait été prise, dans les premiers mois, pour assurer es secours et le service religieux. Au château de Celle, je l'ai dit, nous avions trouvé une chapelle organisée déjà, par les soins du curé Kopp, dont le dévouement est au-dessus de tout éloge. Il nous visitait souvent, s'ingéniant à nous procurer les choses les plus

nécessaires, effets, livres, prenant à sa charge le blanchissage du linge.

Malheureusement, toute relation avec lui fut bientôt interdite ; on prit occasion de l'évasion d'un prêtre belge — le chef de notre chambrée, responsable de notre section. Par une nuit sans lune, à l'aide de vêtements civils, et à la barbe des sentinelles, il franchit les grilles, et put sans doute gagner la Hollande. Ah ! si nous avions pu commettre le même... crime !

L'officier de service annonça bien qu'il avait été arrêté ; le Commandant se fit fort de nous le montrer ; nous ne l'avons jamais revu. Puisse son bon ange l'avoir soustrait à la poursuite de nos ennemis ! — De ce jour, les sentinelles furent renforcées, les appels et les rondes de nuit doublés. Nous pouvions craindre des représailles : heureusement, la bienveillance du Commandant ne se démentit pas.

Vers cette époque, un soir, je suis appelé au bureau du Commandant.

— Monsieur, me dit-il, l'évêque de Beauvais a demandé que les prêtres de son diocèse soient mis au camp, et traités comme les simples soldats ; avez-vous connaissance de ce fait ?

— Non, mon Commandant !

— Vous-même, n'avez-vous pas fait une démarche dans ce sens ?

— Mon Commandant, lors de mon séjour à Cassel, j'ai insisté, plusieurs fois, auprès du Général, pour sortir, au contraire, du camp, et bénéficier du régime des officiers. Mes forces baissaient ; j'avais des accidents de poitrine ; je me sentais perdu.

Le Commandant n'insista pas. Mais ce menu fait prouve jusqu'à quel point les Allemands ont développé le service des renseignements. Il doit inciter à la prudence, d'autant que les Allemands ne se contentent pas d'être curieux, ils sont surtout vindicatifs.

Plusieurs fois, les journaux allemands exploitèrent cette idée, qui certainement n'avait pu germer que dans un cerveau teuton. Heureusement, elle fut abandonnée ; son application eût été, pour moi et pour beaucoup, la mort à bref délai.

Les luthériens allemands sont sectaires, ils nourrissent une haine violente contre le clergé français ; au gré du plus grand nombre, nous n'étions pas assez maltraités. J'ai donné ailleurs quelques solides preuves de cet état mental qui procède de Luther, et qui s'est pleinement révélé dans la persécution et les cruautés du Kulturkampf.

A quelque temps de là, un nouveau fait se produisit qui donne, une fois de plus, la note juste de la mentalité allemande. Un riche manufacturier russe avait été amené en captivité avec son fils — jeune homme de seize ans, d'une santé frêle et délicate. Craignant, pour la vie de son enfant, les suites d'une captivité prolongée et de privations au-dessus de ses forces, il fit démarches sur démarches, et obtint enfin sa libération, moyennant une rançon de deux cent mille roubles, qu'il prit l'engagement de verser, de retour dans sa patrie.

Ses papiers en règle, son passeport délivré, il partit avec son fils. Mais il n'avait pas fait deux cents kilomètres, qu'il était ramené au château de Celle. Nouvelles démarches, nouvel engagement, nouveau départ. Cette fois

il fut arrêté à cinquante kilomètres, pour nous revenir encore. Une troisième fois, il obtint de partir dans les mêmes conditions, mais, plus heureux, il parvint à passer la frontière. La bonne nouvelle nous en fut confirmée d'une manière certaine.

Encore un exemple *authentique* de la *délikatesse* allemande. La flotte japonaise s'était emparée de la Concession Allemande, en Chine. Les missionnaires allemands qui l'évangélisaient durent se réfugier dans le Vicariat Apostolique voisin; dirigé par des prêtres français. Ceux-ci leur donnèrent asile, avec cette générosité qui caractérise nos missionnaires catholiques. Or, un de ces prêtres allemands avait, antérieurement, donné une chèvre à un de nos Pères français. En reconnaissance de l'hospitalité offerte et largement acceptée, le missionnaire allemand somma le missionnaire français d'avoir à rendre la chèvre.

— Si cette chèvre était indigène, écrivait-il, je ne m'en soucierais pas. Mais parce qu'elle est allemande, et que — comme dit *La Croix* (sic) — vous devez avoir en horreur tout ce qui est allemand, il me paraît tout à fait juste

et raisonnable que vous rendiez la chèvre à son maître !...

— Venez la chercher, si le cœur vous en dit ! lui répondit le missionnaire français.

La chèvre est toujours, paraît-il, à la disposition de son *compatriote*, qui, d'ailleurs, en manière de représailles — et on reconnaît bien là le tempérament germanique, — lance des prospectus, appelant la jeunesse chinoise à son école :

— On y enseigne, écrit-il, la langue allemande, si indispensable aux transactions commerciales, et si universellement répandue !

O *kulture* teutonne ! O superbe incorrigible et *kolossale* !

Un dernier trait de la délicatesse et de l'urbanité allemande. Un officier, que son service appelait souvent au château, parcourt un jour les chambres en compagnie d'une dame, curieuse sans doute de voir des prisonniers. Dans l'une des salles il s'arrête, regarde les prisonniers avec une arrogance pleine de mépris :

— C.... de Français, dit-il, les lits sont trop doux, et les femmes trop belles pour vous ! (*sic*)

L'injure était trop sanglante ; le Commandant fit droit aux plaintes de la chambrée, et le château fut consigné au grossier personnage.

Quelques jours avant Noël, je reçus enfin de France les premiers envois, annoncés depuis longtemps et attendus avec impatience. La neige tombait abondante, le froid devenait plus intense ; mes vêtements étaient usés, misérables, Et c'est à ce moment précis que la Providence m'envoyait ces précieux objets, préparés par des mains délicates, avec une intelligence toute pratique. Rien n'était oublié, depuis les chaussures souples et chaudes, les lainages moelleux, jusqu'aux papeteries et aux provisions de bouche. Maintenant, armé contre la bise, je pouvais me livrer à la promenade quotidienne, si nécessaire à l'hygiène et à l'entretien de la santé.

A l'extérieur du château, dans ce parc ouvert sur la ville, le prisonnier semble mêlé au mouvement de la foule. Le bruit des tramways, le roulement des autos, le va-et-

vient des piétons, les défilés de soldats, donnent l'illusion de la liberté. Là surtout, on retrouve un peu de ce plein air et de ce soleil que nous refuse une cour étroite et glaciale.

La promenade, c'est aussi le moment de ces bonnes conversations, si reposantes pour l'esprit, si réconfortantes pour l'âme. Sans doute, on y effleure mille sujets variés ; mais le ton est plutôt grave, comme il convient à des prisonniers. Tantôt on s'encourage à la patience, heureux de souffrir pour son pays ; tantôt on pousse une reconnaissance sur le terrain philosophique ou religieux. Mes amis les Anglais et les Russes, bien que protestants et schismatiques, aiment ces entretiens ; nous en sortons toujours contents, heureux, rafraîchis.

Cependant, la neige tombe épaisse ; la ville s'enveloppe d'un manteau fantastique — une féerie merveilleuse. Dans le parc, sous le givre et par la rafale, les branches brisées jonchent les pelouses ; il faut renoncer à la promenade. Alors ce sont les cent pas, dans les vastes corridors — pour courir après la chaleur ! car les chambres sont peu chauffées ; le charbon est rare, plus rare encore le bois.

Pendant cet exercice hygiénique, le soir surtout, avant le couvre-feu, je repasse ma vie, je remue mes chers souvenirs — seules épaves sauvées de la ruine.

Le petit séminaire surtout m'apparaît, notre cher *Saint-Lucien* ! La bienheureuse solitude, les maîtres aimés, les années douces, l'acheminement vers le sacerdoce. Et je me trouve consolé, heureux ! — Je fredonne nos beaux cantiques de Neukomm, j'évoque les vieux airs d'autrefois. Et les traits du cher Maître m'apparaissent encore ; je revois avec émotion le savant musicien — M. Bargallo, un artiste ! — avec sa foi vive, impétueuse, avec son cœur chaud, vibrant, épris d'idéal, s'efforçant d'enflammer nos âmes, de les mettre en vibration, de leur souffler l'amour, l'enthousiasme du beau, du divin.

Qui dira l'influence de la musique, non seulement dans le développement de certaines facultés spéciales, mais dans la formation de l'homme, de l'homme intellectuel et moral ? Tous, n'avons-nous pas éprouvé qu'un beau cantique est une prédication que l'on se fait à soi-même, sans qu'il en coûte d'effort ni à soi-même ni au maître ? et combien de

chrétiens doivent leur salut au souvenir ému des cantiques qui ont bercé leur enfance et entouré leur Première Communion !

Chez moi, la captivité a confirmé cette idée ; et les cantiques chantés là-haut, dans notre tourelle, sont, pour nous tous, un instrument merveilleux de prière et d'élévation, une source de joie et de consolation.

Les Allemands, eux aussi, aiment la musique ; ils en sont même prodigues ; mais, chez eux, elle semble n'avoir guère adouci les mœurs — du moins les mœurs guerrières. Non loin du château, sur la place publique, c'est un concert presque quotidien : d'abord, et deux fois la semaine, la fanfare officielle ; puis, le défilé des troupes, au retour de l'exercice ou au départ pour le front ; les fifres et les tambours des bataillons scolaires, répétant, à satiété, l'hymne national ; la *Marche funèbre* de Chopin, aux funérailles des officiers tués à l'ennemi — et ils sont nombreux ; enfin, les marches triomphales, pour célébrer, périodiquement, quelque grande victoire, et la capture de quarante ou cinquante mille Russes — car il faut des vic-

toires; le moral du peuple a besoin d'être soutenu.

Alors, les braves bourgeois de pavoiser, de descendre sur le boulevard, et d'admirer les drapeaux immenses — chez l'Allemand, tout est *Kolossal*, surtout le mensonge, l'orgueil, la morgue, la brutalité! — Puis, lorsque nous lisons entre les lignes de leurs journaux — et ils comptent parmi nous de nombreux abonnés, — nous trouvons une exagération invraisemblable; eux-mêmes, en quelques jours, détruisent maladroitement ce qu'ils viennent d'échafauder. De leurs grandes vicres il ne restera presque rien.

De temps en temps aussi, passent, sous nos fenêtres, des convois de prisonniers : des civils à peine vêtus, épuisés de besoin et de misère; des soldats qui font peine à voir, les uns pieds nus, les autres couverts de haillons militaires, tous se traînant avec peine vers le camp où ils vont être parqués.

Un soir, arrivent au château cinq séminaristes tout jeunes, enlevés à leurs études — les fleurs du sanctuaire! — Leur apparition, sous le portail, m'émeut; leur visage doux et calme apporte, au milieu de nous, un rayon

de jeunesse, une fraîcheur, un parfum de vie surnaturelle. Je pense à l'ange de Tobie, aux anges de la Bible!

Nous approchions de la fête de Noël, si populaire en Allemagne. On parlait beaucoup de l'intervention du Souverain Pontife en faveur des prêtres prisonniers. Ses instances seraient-elles prises en considération? Le Kaiser, à cette date consacrée, aurait-il un geste de générosité, et s'étendrait-il jusqu'à nous? Je n'y comptais guère! mais qui peut savoir? Et je passais par une alternative continuelle de doute et d'espoir, comptant sur l'Enfant-Jésus pour donner à mon rêve une consistance, à mon espoir une réalisation. Mais il était dit que Notre-Seigneur laisserait à la Sainte Vierge l'œuvre de ma délivrance. N'avait-elle pas déjà pris en main ma cause, en me tirant de la prison de Hassenberg le jour de la *Présentation*? Aussi, est-ce avec une pleine confiance que je me préparais à la fête de Noël.

Plusieurs jours avant la fête, toute latitude

d'écrire au pays nous fut donnée, et j'eus l'honneur de battre le record — 23 lettres d'un coup! Épistolier incorrigible, j'avais la mauvaise habitude des longues lettres, au grand désespoir de l'interprète, qui en arrêta plusieurs au passage. J'avoue qu'elles n'étaient pas toujours très lisibles, et je rends, aux tracasseries allemandes, cette justice de m'avoir appris à écrire.

Une fiévreuse activité régnait partout au château : préparation de l'arbre de Noël dans les chambrées; répétitions fréquentes et mise au point d'une belle messe et de cantiques populaires; décoration artistique de la chapelle par nos officiers français, d'un goût toujours si délicat. Il n'est pas jusqu'au *Bonhomme Noël* qui ne jetât sa note de gaieté, en parcourant les chambres, avec son bonnet de frimas, sa barbe de neige, sa hotte chargée de *surprises*. Et tous, de sauter à bas du lit, de se serrer la main, et de chanter *Noël*!

Nous n'avions pu obtenir l'office de minuit; mais quelle touchante succession de messes, de communions, pendant cette journée bénie! Quel concert de prières et de chants! Et lorsque le prédicateur éminent —

M. le vice-recteur Dutoit, — après avoir rappelé les graves leçons et les douceurs ineffables de la crèche, évoqua le souvenir de la patrie absente, de nos églises ruinées, de nos foyers en deuil, que de larmes coulèrent de tous les yeux !

Le souvenir de la paroisse ! de ma malheureuse paroisse détruite, de mes chrétiens dispersés au loin, de cette famille si chère que Dieu m'avait donnée, et à laquelle, à mon tour, je me donnais, depuis trente-cinq ans ; ce souvenir tenait de l'obsession, et ne me quittait pas un instant. Puissent mes cinq mois de captivité et de souffrances s'être transformés, pour ceux que j'aime depuis si longtemps, en une source de bénédictions !

Vers cette fin d'année, nous commençons à remarquer une certaine inquiétude chez nos ennemis. Les officiers de passage sont moins arrogants, visiblement préoccupés ; les soldats profondément tristes. Sur les boulevards, la population, en deuil, passe morne et silencieuse. A la cantine, fournisseurs et employés laissent échapper des paroles significatives :

— Guerre cruelle... multitude de tués... crise alimentaire... paix désirable... etc...

De fait, l'autorité allemande a édicté des lois très sévères, rationnant les habitants, et les obligeant à livrer leurs approvisionnements. Le prix des vivres monte et monte toujours ; presque plus de pain, peu de chocolat, jambon et charcuterie rares et hors de prix. Nous entrons dans une période pénible. Sans doute, les Allemands sont encore loin de la famine; mais ils sont gênés; les difficultés économiques deviennent, chaque jour, plus sérieuses ; c'est beaucoup!

Bientôt, vers la fin de janvier, le pain blanc, que l'on pouvait encore se procurer à prix d'argent, sera complètement supprimé; plus de chocolat, plus de bière à la cantine. Le mauvais pain noir, vendu fort cher, n'arrive ni en suffisance ni régulièrement; je suis parfois trois jours sans pouvoir m'en procurer ; un Russe complaisant partage avec moi sa provision. Encore, ne peut-on faire venir des vivres d'aucun point de l'Allemagne; tout est réquisitionné, et l'habitant — comme le prisonnier — doit en passer par la ration.

Il est évident que, pendant des années, l'Allemagne a emmagasiné d'immenses quan-

tités de munitions de guerre et d'approvisionnements; les sardiniers de nos côtes de l'Ouest ont livré des commandes formidables.

Grâce à l'insouciance ou à l'aveuglement des uns, à l'appât du lucre ou à la complicité des autres, partout, chez nous, les Allemands ont puisé, à pleines mains, les ressources de toutes sortes : animaux de boucherie transformés en conserves, remonte de cavalerie, matières premières et produits spéciaux nécessaires aux armements. Tout a passé longtemps, et à la lettre, « au camp de l'ennemi ».

Il est non moins évident que, depuis des années encore, les Allemands nous livraient une guerre industrielle et commerciale désastreuse pour l'économie française. Notre marché, inondé de produits allemands de tout genre, leur faisait un accueil que n'excuse pas le traité de Francfort et qui est impardonnable. Encore quelques années, et la plupart de nos grandes maisons de commerce, d'industrie et de banque, eussent été absolument germanisées. Les complaisances de certaines personnalités politiques, noyées aujourd'hui dans leur honte, devenaient de

la complicité. On se jetait littéralement dans les bras du Teuton.

Il semble donc invraisemblable qu'en Allemagne, actuellement, les arsenaux soient presque vides, le ravitaillement pénible, le trésor de guerre épuisé. Et pourtant, à certains signes non équivoques, il paraît évident que, sur ces trois points, d'une importance capitale, les indices sont suffisants, et nous avons des données assez caractéristiques pour conclure qu'il y a, chez nos ennemis, une gêne considérable, une inquiétude qui va croissant, qui transpire dans leurs journaux, et s'accuse par tout un ensemble de mesures et de règlements très sévères; le temps et la place seuls me manquent pour le démontrer.

Nous avons d'ailleurs, en ce qui concerne les approvisionnements, comme preuve péremptoire d'une gêne qui pourrait bientôt être la disette, d'abord la mise en régie des approvisionnements des particuliers, dont j'ai parlé, et puis la diminution progressive, rapide, et surtout considérable, des aliments, chez nos malheureux prisonniers; un régime de famine dans tous les camps, même chez les officiers. On peut dire qu'il *n'y a plus de*

pain, tant *la ration est faible* et la *qualité détestable*.

De tous les points de l'Allemagne, ce n'est qu'un cri vers la France : « Envoyez-nous des vivres ! » Les lettres des prisonniers sont pleines de sous-entendus suggestifs :

— Envoyez bien vite des conserves, du saucisson ! écrit un officier. Car les officiers ont faim comme les autres.

— Envoyez-nous des pains de trois livres ! écrit un prisonnier civil ; et, autour de lui, dépérissent de tout jeunes gens que j'ai connus, en France, forts et vigoureux.

J'ai vu bon nombre de ces lettres, et pour qui a subi la captivité et pratiqué les Allemands, la réserve imposée à ceux qui écrivent laisse percer un état lamentable. Il est révoltant d'assister, impuissant, au martyre de nos prisonniers, lorsqu'en France les prisonniers allemands sont si généreusement traités, lorsque leurs officiers — la preuve en est faite depuis longtemps — trouvent, dans nos villes, l'abondance, le confortable, le plaisir, la liberté de circuler, refusés à nos officiers chez les Allemands.

Sur cette question du régime des prison-

niers de guerre, et malgré l'évidence des faits, les Allemands se sont ingéniés à tromper l'univers. Ils ont remué ciel et terre pour persuader au monde entier, même à la personnalité la plus auguste qui soit ici-bas, qu'en Allemagne le régime des otages et des prisonniers français ne laisse rien à désirer.

Nous avons vu ce qu'il faut en penser ; et les témoignages les plus nombreux, les plus autorisés et les plus accablants, opposent à ce colossal mensonge un démenti écrasant.

Ils sont allés plus loin. Ils ont incriminé traîtreusement la France, l'accusant d'appliquer aux prisonniers allemands un régime odieux, bien que les faits leur donnent un formel démenti. Des renseignements, précis, nombreux, puisés partout, ne laissent aucun doute sur la manière trop bienveillante, pour ne pas dire trop faible, dont on en use chez nous à l'égard des prisonniers allemands.

Qui ne voit le double jeu de ces manœuvres hypocrites : vouer la France au mépris et à l'avilissement, donner prétexte aux représailles !

Plusieurs fois, le Commandant du château dut subir nos doléances sur le régime de

famine qui nous était fait. Sans doute il s'entendait avec l'hôtelier chargé du service de la table ; car, non seulement il n'y eut aucune amélioration, mais les rations diminuèrent encore et sensiblement — surtout la viande, qui, assez souvent, faisait presque complètement défaut ; nous étions deux fois exploités.

Le Général gouverneur de Celle eut-il un écho de nos plaintes ? Je suis porté à le croire. Toujours est-il qu'un jour, dans une inspection, vers la fin de janvier, il vint nous visiter à table. L'hôtelier — par ordre sans doute — s'était surpassé. Nous avions une côte de porc frais *entière*, artistement panée, appétissante, flanquée d'une ration raisonnable de pommes de terre. Le Général traverse la salle ; un officier l'aborde :

— Mon Général, nous n'avons pas assez à manger... Nous avons faim !

— Mais vous avez bonne mine... Vous vous portez bien ! D'ailleurs, c'est la guerre !

Et il quitte la salle à manger.

Les officiers qui l'accompagnaient n'avaient plus cet air d'arrogance insolente et brutale, qui est si bien dans le tempérament allemand ; ils faisaient piteuse figure ; on

devinait chez eux la préoccupation, un commencement d'inquiétude.

Un seul prisonnier était à l'abri du besoin, sans bourse délier : notre petit Rabbin, largement ravitaillé de portions énormes, attendues avec impatience, expédiées gloutonnement, malgré la disproportion apparente entre le contenant et le contenu. Un plat surtout avait ses préférences : des harengs frais conservés dans le sel. Il les mangeait *crus*, avec une abondante ration d'oignons également crus. C'était un relent horrible ; la chambre en devenait inhabitable. Encore, le repas terminé, serrait-il soigneusement, en conserves, les restes nauséabonds, dans un seau de métal.

Quinze jours après, du seau rongé par la rouille, se dégagea une odeur tellement insupportable, d'autre part, le Rabbin fit à la chambrée — surtout à son voisin de lit — une telle gratification de poux, que le Commandant, saisi du corps de délit et obligé, le poing sous les narines, de se rendre à l'évidence, changea de chambre ce pauvre Juif, à qui nous voulions beaucoup de bien, mais dont les mœurs étaient vraiment trop simples.

La fête de Noël et le Jour de l'An nous avaient laissé une impression de tristesse. L'espoir de la délivrance allait s'affaiblissant; le régime alimentaire amenait la fatigue, l'épuisement; surtout, le souvenir de la France, de la famille, était plus vif. La pensée d'organiser, pour les soldats tués à l'ennemi, un service solennel, nous fut une consolation et un réconfort.

Une messe en musique fut célébrée, profondément recueillie, touchante jusqu'aux larmes. C'était, sur la terre d'exil, une communion de sentiments et de prière qui resserrait, une fois de plus, la *triple entente* de nos cœurs et de notre foi. Au premier rang se pressaient, dans l'humble chapelle, le Gouverneur de Varsovie, le Président de la Croix-Rouge russe, des officiers en retraite de toute arme.

Dans cette circonstance, j'ai constaté, une fois de plus, le sentiment profondément religieux de nos alliés. Ils aiment le prêtre français et le recherchent volontiers.

A Cassel déjà, le respect des soldats russes

pour le prêtre catholique m'avait frappé. Ils me prenaient la main, avec ce salut profond et ce bon sourire qui révèle l'âme profondément chrétienne.

A Celle, je rencontrais la même sympathie. On parlait volontiers religion, philosophie, science, littérature ; chacun exposait simplement, amicalement, ses idées. Ces bonnes conversations faisaient toujours ma joie.

Quel apostolat incomparable dans la conversation ! dans ces entretiens simples, familiers, où règne la bonne foi, la droiture, et auxquelles l'imprévu, le mouvement primesautier, donnent tant de charme !

Dans ce commerce récréatif et familier avec quelques étudiants, j'ai mieux compris l'influence néfaste des philosophes d'outre-Rhin sur l'intelligence russe, qui, dans les Universités allemandes, croit trouver la vraie science, et ne puise souvent que des idées subversives du sens commun et des vrais principes de la saine philosophie.

Ces philosophes si vantés et tant admirés : Nietzsche, Kant, Hegel, Fichte, Schopenhauer, et tant d'autres, sont surtout remarquables par

l'obscurité de leurs théories et la confusion de leurs principes. A l'exemple de Descartes, ils veulent refaire le monde des idées, mais sur des données et en partant de théories fausses. Ce qu'ils croient avoir inventé de meilleur, on le retrouverait — et plus clairement énoncé, plus pur de tout alliage, dans Platon et Aristote, dans saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

Il y a, chez eux, beaucoup d'analyse, un grand esprit d'observation. Malheureusement, leur pensée flotte toujours dans une brume nébuleuse, leurs études n'ont pas cette solide charpente des grands principes généraux qui doivent soutenir tout édifice philosophique; d'où leur manque de conclusion, ou une suite de déductions désespérantes, comme chez Schopenhauer. Ils mettent une ardeur extraordinaire à la recherche de la lumière ; mais le flambeau de la Vérité absolue n'éclaire pas leur marche ; ils tombent dans les erreurs les plus contraires et les plus invraisemblables.

En France, nous avons trop souffert de cet engouement pour la philosophie allemande. De Schopenhauer au *Bouillon Kub*, je veux dire, des produits intellectuels et philosophi-

ques aux pacotilles manufacturées des Teutons, nous avons tout accepté de confiance, et notre enseignement national n'a été que trop longtemps le vulgarisateur de ces théories envahissantes, qui ont empoisonné notre domaine intellectuel et scientifique d'abord, et puis les sphères politiques, religieuses et sociales. Grâce à Dieu, une réaction s'est produite ; des professeurs, des savants, et en grand nombre, ont imprimé aux études une direction plus saine ; le mouvement s'étend, l'expérience de la crise terrible que nous traversons le généralisera.

Depuis quelque temps, mais avec la plus grande réserve, les journaux allemands faisaient allusion à un échange possible de prisonniers de guerre. Certains bruits, répandus au château, semblaient prendre consistance. Nous attendions, anxieux, des précisions.

Dans les derniers jours de janvier, quelques mots, prononcés discrètement par le *Feldwebel*, confirmèrent les rumeurs vagues qui nous tenaient en haleine. Des échanges

étaient déjà faits ; certaines catégories de prisonniers reprenaient le chemin de la France.

On juge si les commentaires allaient leur train, et à quelles supputations nos esprits se livraient, détruisant le soir ce qu'ils avaient échafaudé le matin. Peu à peu, la question s'éclaircit, les renseignements se précisèrent : on échangeait les jeunes gens âgés de moins de 17 ans, les hommes de 60 ans et au-delà, enfin, entre ces deux âges extrêmes, les hommes notoirement hors d'état de jamais porter les armes.

Depuis la fête de Noël, j'avais, de nouveau, très instamment, remis à Notre-Dame de Lourdes le soin de ma délivrance ; je l'invoquais sans discontinuer. Combien de chapelets à la Bonne Mère, là-haut, dans cette chapelle du donjon, d'où il me semblait voir, par delà les montagnes, un coin de notre ciel de France ! Oh ! les heures à la fois consolées et poignantes, passées au pied de cette statuette : *Notre-Dame des Sept-Douleurs* ! Image symbolique, si bien choisie pour nous par une main pieuse !

J'étais convaincu que la Bonne Mère me

donnerait bientôt un signe de sa protection ; c'est sur elle surtout que je comptais pour ma délivrance. A la grotte de Lourdes, quelques jours avant la guerre, elle m'avait donné des marques si incontestables de sa protection, que mon insistance dans la prière ne devait pas être vaine ; du moins j'en avais la conviction.

J'avais même, avec un égoïsme que je confesse à ma honte, mais aussi avec une confiance en quelque sorte enfantine, fixé à la Bonne Mère une date précise, un dernier délai. Nous préparions une belle messe, pour le jour anniversaire de l'Apparition de l'Immaculée, à la Grotte de Lourdes. Je comptais, ce jour-là, sur la réponse de la Sainte Vierge ; j'en avais l'assurance ; je le disais à qui voulait l'entendre.

Le 11 février, anniversaire de la première apparition de la Sainte Vierge à Bernadette, fut, à la lettre, la journée de l'Immaculée Conception : quatre autels improvisés ; 62 messes le matin ; puis l'office solennel, les cantiques : un discours touchant prononcé par M. le Vice-Recteur ; enfin, le Rosaire, récité par des groupes de prisonniers qui, de demi-

heure en demi-heure, et sans interruption, se succédèrent à la chapelle.

Le jour tirait à sa fin ; nous rentrions à la chambrée.

— Une grande nouvelle !... Un départ de prisonniers !... Il y a un départ !...

En un clin d'œil, ces mots fatidiques ont retenti dans les vastes corridors. Les prisonniers se précipitent des chambres ; c'est une rumeur, une émotion que seul peut comprendre celui qui a goûté de la captivité.

Les renseignements se précisent ; le *Feldwebel* est en mesure de donner les noms. On juge de l'anxiété, lorsqu'il apparaît, tenant en mains la liste des élus de la liberté.

Notre-Dame de Lourdes m'a exaucé : mon nom est le premier prononcé ! Quatre prêtres et un médecin partent avec moi. — Ce sont des cris, un débordement de joie ! On chante, on saute, on trépigne. Inutile de dire si la nuit est sans sommeil, agitée, longue d'un siècle !

Le lendemain matin, vendredi 12, nous avons ordre de faire nos valises ; et, le même jour, nous franchissons, d'un cœur léger, le seuil du château-prison.

Je laissais à Celle de véritables amis; j'y laissais aussi, hélas! un *Journal de captivité*, dont la composition, pendant les longues soirées d'hiver, avait été ma grande distraction. J'y parlais trop librement de nos ennemis; sa saisie m'eût valu les honneurs de la forteresse, car, infailliblement, il serait tombé aux mains du Commandant. Je n'eus que le temps de le détruire, avant l'examen minutieux de nos bagages et de nos vêtements.

Je partais, la bourse vide, le corps épuisé, mais l'âme joyeuse; l'Allemagne n'aurait pas ma vie, j'allais revoir la France et retrouver ceux que j'aimais!

En Allemagne, les étapes sont interminables; encore, le prisonnier n'est-il jamais sûr de n'être pas dupé, et simplement promené d'une prison à l'autre. Mes quatre compagnons et moi, allions à petite vitesse, sous la garde de deux sous-officiers taciturnes et incapables d'un bon mouvement.

A huit heures, nous traversons, sans nous

y arrêter, la ville de Hanovre, pour entrer bientôt dans la province de Hesse. A Cassel, une heure d'arrêt, le temps de prendre, au buffet, un repas tardif mais nécessaire.

Pour la troisième fois, je salue, au passage, le camp de Niederzwerein : un grand nombre de lampes éclairent le plateau ; plus de tentes, mais de longues baraques en planches où dorment sans doute, à cette heure avancée, les malheureux paroissiens dont je suis séparé depuis près de quatre mois. Cette vue évoque dans mon âme des souvenirs pénibles ; de longtemps je n'oublierai les souffrances physiques et morales qui ont failli m'y coûter la vie.

Nous sommes à Francfort, au petit jour ; une heure d'arrêt, le temps de nous restaurer — à nos frais, bien entendu, — et d'admirer la gare dont les nefs sont véritablement *kolossales* ; là règnent la propreté, l'ordre le plus parfait ; aucun détail oublié, rien de laissé au hasard. Sous les halles immenses, une animation extraordinaire ; des officiers en grand nombre, qui nous examinent avec curiosité, mais sans aucun signe d'hostilité ; des mouvements de troupes dans toutes

les directions, des convois de blessés, et tout le matériel des ambulances.

Vers huit heures, nous entrons dans la province de Hesse-Darmstadt, le train prend une allure plus rapide, traversant les grandes villes de Darmstadt et de Mannheim, qui n'ont guère de remarquable que l'alignement monotone de leurs rues, le grand nombre de leurs usines, et le mouvement continuel des troupes qui circulent et semblent déborder, sur les lignes innombrables qui sillonnent ces villes.

Enfin, nous sommes à Rastatt vers onze heures. C'est, paraît-il, dans cette ville que doivent être prises les dernières mesures qui assureront notre retour. Ce soir, demain au plus tard, nous franchirons la frontière ; ce sera la France, la liberté !...

VII

LA FORTERESSE DE RASTATT. — LE RETOUR

Trois forteresses défendent la ville de Rastatt. Au levant, le *Fort-Louis*; au nord, le *Fort-Léopold*; à l'ouest, le *Fort-Friedrichs*. La ville, arrosée par une petite rivière — la *Murg*, — barre la vaste plaine qui s'étend du Rhin au pied de la Forêt-Noire.

C'est à Rastatt que Villars et le prince de Savoie discutèrent, à grand éclat, les conditions de la paix qui termina la longue guerre pour la Succession d'Espagne, entre la France et l'Empire. — Rastatt rappelle un souvenir tragique plus récent. A 800 mètres de la ville, les Commissaires français, venus au Congrès de 1797, pour signer la paix entre la France et l'Allemagne, furent assassinés par des hussards autrichiens. — Les mœurs n'ont pas sensiblement changé !

Les forteresses *Louis* et *Léopold* sont affec-

tées à l'internement ordinaire des otages et des prisonniers français. La troisième — *Friedrichs-Feste* — forme le *camp de concentration* des prisonniers échangés contre les prisonniers allemands, et destinés au rapatriement. Dans ces trois citadelles, le traitement est exactement le même, aussi dur, aussi déprimant, aussi mortel.

Nous espérions ne rester que quelques instants à Rastatt — « le temps de remplir les formalités nécessaires au rapatriement », nous avait-on assuré. Nous avions compté sans la mauvaise foi ordinaire des Allemands. Une voiture d'ambulance nous enlève, traverse la ville, franchit la *Murg*, nous dépose dans la cour de la forteresse *Friedrichs*, aux murs sombres et massifs, à l'aspect glacial et menaçant; la lourde porte se referme sur nous. Ce n'est pas encore la liberté!

Le spectacle qui frappe d'abord nos yeux est navrant. Dans une cour, longue, étroite, coupée par de nombreuses constructions, 250 jeunes gens, de 14 à 18 ans, sont là, se traînant dans la boue, les vêtements misérables, insuffisants à les garantir du froid, les pieds dans de mauvaises chaussures, le corps flé-

chissant, le teint have, cadavérique, les yeux vagues. Pas un cri, pas un chant à peine quelques paroles, à voix basse ! Ils tombent de besoin, ils s'en vont de faim et de misère.

Je me sens glacé, mon cœur se serre, les larmes me montent aux yeux. Oh ! le crime, le crime allemand ! On assassine notre malheureuse jeunesse française ! Car cet épuisement, c'est la mort, c'est le crime !

Nous voici installés au-dessus de la cantine — dix personnes, dont cinq prêtres de 63 à 70 ans, un médecin, un percepteur et ses jeunes enfants, un administrateur des forêts de Saint-Gobain. Notre chambre est vaste, bien chauffée, mais malpropre, envahie par les souris, et rien moins que confortable. Malgré nos réclamations, nous devrons nous y nourrir à nos frais; de l'Administration allemande il ne faut compter recevoir que de l'eau.

Derrière notre appartement, et séparée par quelques planches, une chambre plus petite où nous entendrons agoniser des vieillards. Plus loin, l'infirmerie, où s'entassent des malades et des blessés, dans les conditions d'hygiène les plus déplorables.

Dans cet horrible camp de concentration, combien va durer notre séjour? On parle de quinze jours. C'est, dit-on, le délai réglementaire entre chaque convoi. Sur cette question, mutisme absolu de nos geôliers. Et pourtant la chose importe beaucoup; car nous avons fort peu d'argent, et nous allons être exploités. On parlemente, on discute avec le cantinier; finalement, notre pension se règle à trois màrks cinquante — quatre francs vingt-cinq — par jour et par personne. C'est une grosse somme pour nos misérables moyens; si nous demeurons ici plus longtemps, nous serons bientôt réduits au régime commun, qui est horrible. Au moins avons-nous un peu de bière, deux petits pains blancs, et une nourriture plus abondante qu'au château de Celle.

Le lendemain, dimanche, à Rastatt comme à Cassel, impossible de dire ou d'entendre la messe; il nous faut renoncer à toute pratique extérieure de religion. Nous visitons la forteresse.

Les casemates — vastes salles, que l'on pourrait plutôt appeler des caves, que ne réchauffe jamais un rayon de soleil, et que le

bon air visite moins encore — sont froides, humides, malsaines; c'est là que, dans une paille infecte, couchent nos malheureux jeunes gens. Privés de linge, rongés de vermine, le corps couvert de morsures de punaises, ils passent des heures entières, le torse nu, cherchant à se soulager.

A l'heure du repas, leur défilé à la cantine est lamentable ; les premiers doivent se hâter d'expédier leur ration, pour céder à d'autres la misérable gamelle de grès jaune, ramassée dans la cour. A Rastatt, le régime est plus dur encore, la nourriture plus répugnante, plus nauséabonde qu'à Niederzwerein ; il me serait impossible de m'y résigner.

Sous nos yeux, de temps en temps, des voitures enlèvent des amas de paille pourrie; c'est le lit des prisonniers devenu un *véritable fumier*. Heureux encore s'ils pouvaient, avec leur mauvaise couverture, y trouver un peu de chaleur; car l'humidité est grande, la neige abondante, le froid intense, dans ces longues galeries à demi souterraines, sans feu, presque sans vêtements.

A Rastatt, la garde de la citadelle est renforcée par ces fameux chiens de guerre, dres-

sés à la chasse du gibier humain. Le prisonnier ne répond-il pas assez vite aux appels, corvées et mouvements divers, dont l'organisation allemande est si prodigue : les chiens s'élancent et achèvent de mettre en lambeaux les misérables vêtements ; heureux quand les coups de dents ne vont pas jusqu'à la morsure sanglante. — En Allemagne, les animaux sont élevés, eux aussi, dans la haine du Français.

Peu à peu, chaque jour, des quatre coins de l'Allemagne, arrivent de nouveaux prisonniers, qui complètent notre effectif. Plus de 50 dames, retenues, dès le début de la guerre, en Alsace, où elles étaient venues en vacances. Elles traînent, avec elles, des enfants de tout âge, plusieurs à la mamelle ; elles ont dû se constituer prisonnières, et attendront, comme nous, *en quarantaine*, l'heure de la délivrance.

Des hommes, en grand nombre, les uns jeunes encore, mais malades, les autres ayant dépassé 50 ou 60 ans. Presque tous portent le signe des prisonniers de guerre spécial au camp d'où ils viennent : soit, sur la poitrine ou dans le dos, en gros caractères, l'inscrip-

tion *prisonnier de guerre*; soit un brassard jaune ou vert; soit une grande croix blanche ou une large bande, jaune, blanche ou verte; soit un vêtement entier, de couleur mi-partie différente; soit enfin, chose plus odieuse encore, un seul côté de la barbe et des cheveux rasé.

Parmi ces prisonniers, des aveugles, des infirmes, des vieillards très âgés. L'un d'eux — 85 ans — a été pris aux champs, dans sa ferme. Quatre ont été amenés dans une voiture traînée par leurs compagnons d'infortune. Le plus âgé — 78 ans — épuisé de besoin; un autre, ne pouvant marcher qu'à l'aide de béquilles; le troisième, un jeune homme poitrinaire au dernier degré; enfin, une femme de 75 ans, morte bientôt derrière notre cloison.

A Rastatt, plus que dans aucun autre camp, les prisonniers souffrent horriblement de la faim. Les pauvres jeunes gens, surtout, assiègent notre chambre; nous avons le cœur fendu à l'aspect de leur misère, et nous pleurons de ne pouvoir rien pour eux. Des journées entières, ils s'entassent aux portes de la cantine, dans l'espoir de glaner un reste,

une croûte de pain ; car leur nourriture n'est pas seulement grossière, nauséabonde, elle est dérisoirement insuffisante ; et le pain, si mauvais, si terreux, si dur, si immangeable, et d'aspect si repoussant soit-il, suffit tout juste à ne pas les laisser mourir de faim.

Quelques jours encore, et ils vont revoir la France. Ils reviendront, les uns pour mourir, les autres pour porter, indélébiles, les stigmates de la captivité.

La mortalité sévit, à Rastatt, dans les trois forteresses où s'entassent misérablement des milliers d'infortunés prisonniers. La malpropreté inévitable, le froid, la faim, les mauvais traitements, font victimes sur victimes.

« — Depuis deux mois, je fais, *chaque jour, deux enterrements* ! » nous dit l'aumônier français, autorisé à porter aux différents groupes de prisonniers quelques secours religieux, rares, insuffisants — une messe de temps en temps. Il est navré !

Cette simple déposition est accablante et se passe de commentaire. Bientôt l'épidémie régnera ici en maîtresse. Déjà la tuberculose prend un développement inquiétant.

Sans doute, un inspecteur de la *Croix-*

Rouge de Genève a été commis pour visiter les camps, s'enquérir des besoins des prisonniers, exercer une sorte de contrôle. Mais il est impuissant. Obligé de passer rapidement, il est soumis à une étroite surveillance, et ne saurait poser les questions les plus pressantes. Du reste, pour les Allemands, ses rapports n'ont guère plus de valeur que jadis mes protestations et mes appels à la justice et au droit des gens ; ils sont destinés à demeurer lettre morte.

Par une faveur exceptionnelle et inespérée, j'ai pu visiter la ville ; voici dans quelles circonstances. Un prisonnier civil, en traitement dans un des hôpitaux de Rastatt, vient d'apprendre que des prêtres sont arrivés à la forteresse *Friedrichs*. A tout hasard, il donne mon nom à une religieuse chargée de la visite des hôpitaux, et me supplie de l'aller voir.

Le Commandant m'autorise à sortir avec une sentinelle, et me voilà dans les rues. Les noms du prisonnier et de l'hôpital sont inexacts ; il nous faut visiter trois ambulan-

ces, et chercher aux quatre coins de la ville.

Nous faisons à peu près le tour de Rastatt. Partout les brasseries et les cafés absolument vides ; très peu d'approvisionnements dans les magasins ; un aspect général très caractéristique. On y sent les préoccupations graves, l'inquiétude, la tristesse — une profonde tristesse ! Sur les boulevards, des officiers en grand nombre, des soldats à l'exercice.

Chose étonnante, ma soutane semble ne plus attirer leur attention ; d'aucuns même ont pour moi des marques de politesse. Il y a donc quelque chose de changé. Les Allemands douteraient-ils de la victoire ? De fait, à Celle déjà j'ai remarqué, à certaines paroles, que le moral des soldats n'est plus le même ; on devine de la fatigue, de la lassitude. Tout était calculé, chez eux, en vue d'une victoire foudroyante ; ce plan a échoué, le moral de leurs troupes en souffre. On le sent, nos ennemis seraient heureux de sortir du cauchemar, d'abandonner leurs projets monstrueux de conquête, pour une paix simplement honorable !

— Sans les Anglais, disent-ils, et si vous

aviez voulu, avec vous nous aurions été le premier peuple du monde!

Je crois bien : l'union du vautour et de la proie!

Leur plan a été déjoué; une fois de plus, dans notre misère, et malgré nos fautes sans nombre, Dieu a combattu pour nous; il veut que la France vive, qu'elle soit toujours, à travers les nations, l'apôtre de l'Évangile, le porte-étendard du Christ.

Enfin, je trouve le pauvre malade — un de mes bons amis de France. — Il n'a que 50 ans, mais il en paraît 80, tant les privations, la misère, la maladie, l'ont vieilli, ruiné. Hélas! sans ressources moi-même, je ne puis lui être d'aucun secours, lui apporter aucun adoucissement. Je ne puis que prier pour lui, pleurer avec lui. Je l'encourage, et lui laisse des paroles d'espérance. Mais son état est trop grave, la maladie trop irrémédiable; il ne reverra pas son vieux père de 85 ans, sa mère paralytique de 79 ans.

Le soldat français qui le soigne — lui-même en traitement à l'hôpital — me raconte que, laissé pour mort sur le champ de bataille, il a vu, autour de lui, les Allemands

achever les blessés français. Ranimé par la fraîcheur du soir et se traînant difficilement, il a été pris à son tour, et déposé au bord d'une tranchée pour recevoir les balles françaises.

Dans une autre région, un soldat resté, lui aussi, sur le terrain, le crâne ouvert, sur le point d'être achevé à coups de baïonnette, comme, autour de lui, ses camarades, ne dut son salut qu'à sa connaissance de la langue allemande.

« — N'as-tu donc pas de mère? » dit-il au soldat qui allait le frapper; et celui-ci, saisi et confus, releva sa baïonnette.

Nombreux d'ailleurs sont les témoignages qui permettent d'affirmer que ce ne sont pas là des faits isolés. Et nous avons ici l'application féroce des théories du trop fameux Von der Goltz, l'auteur de *La Nation armée*, théories qui se résument en deux mots : *Tout ce qui est utile est permis !*

Le Feld-Maréchal, parlant de la guerre, préparée par les Allemands et aujourd'hui engagée, dit brutalement :

« Elle sera d'une violence inconnue jusqu'à ce jour. Ce sera l'exode de deux peuples, et

non pas la lutte de deux armées. On déploiera, de part et d'autre, toute la force morale pour une lutte à outrance, toute la somme d'intelligence pour s'anéantir. Le désastre sera grand comme les armées qui le provoquent... »

« Nous approchons, dit-il encore, d'un état de nature où les guerres entre voisins ne peuvent provenir que de la haine qu'ils se portent... »

Si, dans sa présomption sauvage de Teuton, Von der Goltz prévoit, du côté de la Russie, « et par l'insuffisance des voies de communication, une série de campagnes prolongées », il affirme qu'en Allemagne, au contraire, la guerre se prêtera à « une action énergique promptement dénouée ». Pour cette raison, il juge « nécessaire que son pays ne serve pas de théâtre de guerre, et que ses querelles se vident au-delà des frontières ».

Quant à la manière de faire la guerre, c'est-à-dire aux moyens de destruction, le Feld-Maréchal, dépouillant tout scrupule, dicte leur conduite aux soldats de Guillaume : il ne faut reculer devant aucun de ces moyens ;

les meilleurs sont ceux qui hâteront la victoire.

« Il ne faut pas s'inquiéter, dit-il, de voir que toute nouvelle invention, tout progrès industriel, soient immédiatement appliqués à la guerre ; il faut encore moins en conclure qu'on fait faire ainsi un pas en arrière à l'humanité et à la civilisation. La lutte n'en est, au contraire, que plus rapidement décidée, la guerre n'en est que plus vite fixée. Et c'est ce qui est à souhaiter ; car, telle qu'elle nous apparaît, à cette heure, elle est un cataclysme qui ébranle tous les êtres, et fait chanceler le monde sur sa base. »

On ne dénoncera jamais assez cette abominable théorie. Interprétée par les généraux allemands, elle a inspiré certains ordres du jour qui resteront, à jamais, la honte de leurs auteurs. Mise en pratique par les officiers et les soldats, elle a abouti aux actes les plus criminels contre les personnes, donnant naissance, sans motif d'ordre militaire, à des procédés sauvages, par exemple l'assassinat des blessés, l'usage des matières brûlantes ou asphyxiantes, l'anéantissement de villes entières avec leurs monuments les plus vénéra-

bles, l'exode en Allemagne de populations entières, hommes, femmes, enfants, vieillards, le pillage et l'incendie à outrance.

C'est bien ici, réalisées dans une première phase, les paroles prophétiques attribuées au Curé d'Ars — le Bienheureux J.-B. Vianney :

« Les Prussiens reviendront encore ; ils détruiront tout sur leur passage. On ne pourra les empêcher d'avancer. Mais on leur coupera les vivres, et on leur fera éprouver de grandes pertes. Ils se retireront vers leur pays; on les y poursuivra, et il n'y en a guère qui y rentreront. Alors on leur reprendra ce qu'ils avaient enlevé, et beaucoup plus. »

La nouvelle tactique de l'État-Major allemand semble indiquer que nous touchons à la seconde phase de réalisation de la prophétie du saint prêtre. On croirait que les Allemands tiennent à laisser sur notre sol la maximum possible de cadavres. Combien reste-t-il de ceux qui ont envahi la France?

Il est singulier de constater que, réduits depuis si longtemps à la défensive, ils se soient étendus sur une ligne si longue, et, partant, si vulnérable. Il est non moins

étrange de les voir prendre, sur le champ de bataille, les méthodes les plus meurtrières pour leurs propres troupes.

Nous passons à Rastatt un second dimanche. Dans une des vastes casemates, l'aumônier français du camp est seul autorisé à dire la messe. Impossible d'exprimer la consolation des prisonniers et l'union touchante des prières. Les voûtes sombres et froides retentissent de chants émus. Dans les cœurs les plus endurcis se réveille la note chrétienne.

Il est bien beau, dans notre prison lointaine, cet *O Salutaris* qui a bercé notre enfance ! Ici, devant cet autel improvisé, au pied de Jésus-Hostie, en ces heures de détresse, la foi s'avive dans les âmes ; et si les cœurs sont étreints par l'émotion, si les larmes coulent, la confiance est complète ; elle s'exalte dans l'*Ave maris Stella* ; la Bonne Mère nous ramène au port !

L'aumônier visite souvent l'infirmerie, trop étroite pour le grand nombre de malades qui s'y succèdent sans discontinuer. Il y

a là plus de quarante malheureux, épuisés par la captivité, et dont plusieurs ne reverront plus la France.

Une religieuse, détachée de la ville, leur donne ses soins et son dévouement. Malheureusement, elle dispose de trop peu de temps, car elle se doit à d'autres services. Et puis, les remèdes font défaut, même les remèdes les plus vulgaires et les plus indispensables.

Moi-même, bientôt, j'en ferai la cruelle expérience; car ma captivité va se terminer par la maladie.

Les crachements de sang sont revenus; les bronches se prennent fortement; le larynx et la bouche sont en feu, je ne saurais plus avaler; la voix est complètement éteinte; la face se tuméfie; les yeux ne supportent plus la lumière; le cerveau éprouve une tension et une fatigue extrêmes. C'est une souffrance qui ne permet aucun repos. Et nous devons partir dans quelques jours; on le dit du moins — car l'Allemand n'avertit qu'à la dernière heure.

Pour tout remède, un citron, quelques gouttes de teinture d'iode dans un litre d'eau — on en trouve si difficilement! Mais la Sœur

Saint-R*** est là — une dévoué, une exquise Alsacienne qui, dans ses allées et venues continuelles, porte, presque seule, la charge accablante de l'infirmerie des trois citadelles, et qui, bien bas à l'oreille, me dit son impatience de saluer le drapeau de la France!

Sa sollicitude, ses soins délicats et inlassables, suppléent au manque de pharmacie. Pour le prêtre dénué, souffrant, abandonné, elle s'ingénie à trouver un peu de sucre, du lait, une tasse de thé ou de cacao, apportés bien vite, en cachette.

Oh! l'ange du bon Dieu! Que de larmes essuyées, que de consolations prodiguées! Et, au Ciel, quelle riche couronne!

Mais lorsque, le soir du 26 février — un vendredi — le *Feldwebel* nous apporte la bonne nouvelle, j'oublie la souffrance, je suis prêt à partir, le bon air de la France me guérira. Le médecin a bien dit qu'il y a danger; le froid est revenu, la neige tombe depuis plusieurs jours... N'importe! Les souffrances de la captivité sont trop longues déjà, l'impatience du retour irrésistible. J'ai toute confiance en Dieu; la Sainte Vierge m'assistera une fois de plus. Et puis, si, au pis-aller,

je viens à tomber, du moins je mourrai pour la France, et je mourrai en terre française!

Enfin le 27, à huit heures, notre convoi franchit la poterne de la sombre forteresse; nous allons former un train de 450 prisonniers, hommes, femmes, enfants. C'est fini, nos souffrances sont déjà loin; les invalides ont retrouvé des jambes, les malades sont galvanisés par l'idée de revoir, dans quelques heures, la famille, les amis, la France!

De Rastatt à Schaffouse, trente heures de chemin de fer. Nous voyageons en toute allégresse, par une journée magnifique, au milieu de montagnes qui rappellent la Suisse : de longs tunnels, des escarpements de rochers, de hautes fûtaies de sapins couronnées de vieux châteaux féodaux en ruine.

C'est la *Forêt-Noire*, dans son pittoresque sévère, avec sa nature sauvage, ses villages solitaires, ses scieries innombrables. Dans ces vallées étroites, loin des grandes villes, la guerre n'a point passé; à peine quelques soldats; mais partout le calme, le silence, le contre-coup moral de cette guerre terrible qui fait rage là-bas, sur la ligne des Vosges, de l'autre côté du Rhin.

Nous sommes à Schaffouse à cinq heures. Les soldats allemands qui nous accompagnaient ont disparu, comme par enchantement. Sur le quai, nous sommes reçus par les délégués de la Croix-Rouge, et dirigés vers les hôtels qui se partagent les groupes de prisonniers ; là, une collation réconfortante nous est offerte. Sur tout notre parcours, la foule se presse, les mains se tendent pour nous offrir des cigares, du chocolat, des bonbons, des oranges. L'émotion est vive ; ce sont des cris de joie, des acclamations.

Plus tard, dans la soirée, distribution de vêtements à la plupart des prisonniers. M. Max Turmann veut bien présider lui-même le dîner qui nous est offert par la Croix-Rouge. Nous retrouvons, avec le vin de France, l'entrain, la gaieté. Nous buvons à la Suisse hospitalière, à notre chère patrie, au succès de nos soldats, à la victoire de la Triple-Entente !

Je viens de nommer M. Max Turmann, le professeur distingué, le sociologue et l'écrivain éminent. Son dévouement à l'Œuvre des Prisonniers est au-dessus de tout éloge ; il est l'âme de la *Mission catholique* de Fribourg, il

s'y dépense sans compter, comme d'ailleurs à toutes les œuvres catholiques qui appellent sa sollicitude. A lui, comme au *Comité de la Mission catholique*, dont la générosité a été pour les prisonniers un si grand réconfort, nous disons, en partant, un merci ému. De notre passage à Schaffouse nous emportons un souvenir qui ne saurait s'effacer.

Trois semaines auparavant, le passage dans cette ville des prisonniers de Cassel avait laissé l'impression la plus pénible. M. Max Turmann avait surtout été frappé de l'état de débilité et d'épuisement de mes malheureux paroissiens. Plusieurs ne sont rentrés en France que pour mourir. On ne saurait trop dénoncer à la France ce Général gouverneur de Cassel, et ce Commandant du camp de Niederzwerein : ils se sont toujours montrés d'une injustice et d'une dureté sauvages.

De Schaffouse à Genève, une nuit de chemin de fer. Longtemps, vers l'aube, nous longeons le lac, enveloppé d'une brume épaisse. Dans cette ville, deux heures d'arrêt, et nous gagnons les montagnes neigeuses de la Savoie ; nous franchissons la frontière : Vive la France !

Nous sommes reçus dans la ville-frontière — Annemasse — par le comité de la Croix-Rouge française, qui, à son tour, nous offre une généreuse hospitalité. C'est le second dimanche de Carême ; l'office paroissial va commencer. L'appel des cloches avive dans mon âme les émotions les plus complexes : la paroisse lointaine, l'église ruinée, le troupeau dispersé, décimé. Mais quelle consolation, dans cette première messe, là, si près de la frontière, et en terre française!

Inutile de dire si le contraste de la captivité me disposait à trouver notre culte singulièrement beau, dans sa majestueuse simplicité, et la messe paroissiale particulièrement touchante. L'Office s'ouvre par une supplication qui traduit à la lettre l'état d'âme de tout un peuple :

« Seigneur, souvenez-vous de vos miséricordes!... Ne permettez pas que nos ennemis nous dominent jamais... Délivrez-nous des dangers innombrables qui nous menacent!...

« Seigneur, j'ai levé vers vous mon âme ; j'ai confiance en vous ; je ne serai pas confondu!... » (1)

(1) *Introït* du 2e dimanche de Carême.

La Croix-Rouge n'a rien oublié. Après un déjeuner confortable, chaque prisonnier reçoit des provisions pour le retour ; et, vers trois heures, nous montons en wagon. Demain nous serons à Paris.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de Mgr Baudrillart I

Avant-Propos V

I. Les Allemands au village 3

II. La bataille. Le bombardement 16

III. Le chemin de l'exil 33

IV. Le camp de Niederzwerein 45

V. Le château de Hassenberg 86

VI. Le château de Celle 100

VII. La forteresse de Rastatt. Le Retour . . . 144

Imprimerie E. Aubin

Ligugé (Vienne)

140199 HMod
Author Aubry, Augustus A896m
Title Ma captivité en Allemagne.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU